



# MAGENTA

## LE CRI DU CHACAL

### AMICALE DES ANCIENS DU 2ème ZOUAVES

Siège social : à la Maison des combattants  
22 rue des Chassaintes – 30900 NIMES

**Président d'Honneur : De VILLEPIN Bruno**

Thurelles  
45680 DORDIVES  
☎ 02 38 92 76 06

**Président : MERCADIER Louis**

2 avenue Frédéric Mistral  
30490 MONTFRIN  
☎ 04 66 03 36 49 – 06 16 59 06 57  
louis.mercadier@sfr.fr

**Secrétaire : TRIBAUT René**

94 Chemin de Beauregard  
84550 MORNAS  
☎ 04 90 37 08 72

**Trésorier : DOUCET Roland**

11 rue des Déportés  
45680 DORDIVES  
☎ 02 38 92 13 10

**Bulletin n° 48 - décembre 2012**

#### **L'EDITO DU PRESIDENT**

Pour débiter ce bulletin, je souhaite la bienvenue aux nouveaux adhérents, en saluant particulièrement « un jeune », puisqu'il s'agit de J-P VERGE, fils du Capitaine que quelques-uns d'entre nous ont connu, soit comme collègue, soit qu'ils étaient sous son commandement à la 2<sup>ème</sup> Compagnie, soit qu'ils étaient à l'E.M.T. (Etat Major Tactique) à Aïn Tessa.

Depuis le dernier MAGENTA, la France a changé de pouvoir exécutif. Beaucoup s'en sont réjouis car le changement apporte toujours des nouveautés. Mais, maintenant, la nation attend des résultats positifs et concrets.

Ce que nous pouvons constater, c'est que la pauvreté s'amplifie, côtoyant le chômage, aggravée par la drogue. Les entreprises viennent de recevoir un beau cadeau du gouvernement. En feront-elles un bon usage ? Deviendront-elles plus compétitives ? Est-ce qu'elles créeront de nouveaux emplois ? L'avenir nous le dira... Devant la pénurie de professionnels, les chefs d'entreprise sont obligés de faire appel à la main d'œuvre étrangère qui, peu à peu, s'installe, apportant ses coutumes et ses « croyances ». L'intégration se fait mal, provoquant les conséquences que nous connaissons tous.

Nous constatons aussi que l'incivilité augmente. Les forces de l'ordre, dernier rempart de notre société, ont de plus en plus de mal à le faire régner.

Côté Zouaves, le projet échafaudé par Bruno de VILLEPIN, notre Président de l'Union Nationale des Zouaves, va aboutir. Le Jardin de Mémoire des Zouaves verra prochainement le jour et sera implanté à 200 mètres de la Butte des Zouaves. Nous remercions la municipalité de Moulin-sous-Touvent qui a mis un terrain à notre disposition sous bail emphytéotique. Maintenant, l'essentiel est bouclé. Restent le financement, la réalisation et l'inauguration. Bruno et son secrétaire, Jean-Marie FLAMME, épaulés par leurs épouses, se sont beaucoup dépensés et ils continuent. Alors, soutenons-les et aidons l'aboutissement de leur projet en envoyant un chèque, même modeste soit-il. Vous trouverez dans les pages suivantes les précisions de René TRIBAUT.

Notre congrès annuel qui s'est tenu à Hyères, à la Maison des Médaillés Militaires, s'est bien déroulé. Le prochain, qui est organisé par Liliane et Pierre CEZERAC, se tiendra à Condom, en Gascogne. J'espère que nous nous y retrouverons assez nombreux.

Je termine en vous adressant à toutes et à tous mes sentiments fraternels de Zouave. Bonne fin d'année et joyeuses fêtes. Avec une pensée particulière pour nos malades et nos camarades veuves ou veufs, qui viennent de se retrouver seuls. A l'année prochaine.

Louis MERCADIER

### **QUELQUES MOTS DU SECRETAIRE**

#### **- La cotisation 2013 :**

Lors de l'Assemblée Générale, il a été décidé le maintien de la cotisation à 22 euros (11 euros pour les veuves), montant inchangé depuis 2009.

Le trésorier Roland DOUCET serait heureux de recevoir votre chèque dans un délai raisonnable, pour lui éviter d'avoir à envoyer des lettres de rappel. Il vous en remercie.

L'effectif de notre Amicale diminue peu à peu car il n'existe plus de nouvelles générations de Zouaves pour remplacer les camarades qui disparaissent. C'est pourquoi votre cotisation est nécessaire pour faire vivre votre bulletin, lien qui maintient l'existence de notre association le plus longtemps possible.

#### **- Le Mémorial National des Zouaves :**

Le projet de création du JARDIN DE MEMOIRE, près de la Butte des Zouaves, est maintenant en bonne voie.

Comme vous l'a expliqué le Président MERCADIER dans son édito du dernier bulletin MAGENTA, il reste à réunir les moyens financiers. En plus des subventions qui seront obtenues, la participation de généreux donateurs sera la bienvenue. Si vous décidez de participer, même modestement, votre chèque est à envoyer à notre camarade Claude BRANGER, 9, rue des Mariniers, 77000 MELUN, libellé à l'ordre de l'Union Nationale des Zouaves. Les sommes versées bénéficient d'un avantage fiscal privilégié : 66% de réduction en déduction de l'impôt sur le revenu dans la limite de 20% du revenu imposable, par exemple, 50 euros versés coûtent réellement 17 euros. Lors de l'envoi de votre don à Claude BRANGER, trésorier de l'opération, lui préciser si vous souhaitez recevoir ce reçu fiscal qui sera nécessaire lors de la déclaration des revenus.

Nous rappelons que la création de ce mémorial a été décidée pour perpétuer la Mémoire des Zouaves de tous les temps puisque cette arme n'existe plus dans l'Armée française depuis que le drapeau du 9<sup>ème</sup> Zouaves a quitté le C.E.C. de Givet pour être remis au Musée de l'Infanterie.

#### **- Le pèlerinage annuel des Zouaves :**

Comme chaque année, les Zouaves sont invités à se réunir à Carlepont et la Butte des Zouaves pour l'anniversaire, le 182<sup>ème</sup>, de la création du Corps des Zouaves. Ce sera le dimanche 24 mars 2013.

Pour tout renseignement sur le programme de la journée et pour l'inscription au repas du midi, contacter le secrétaire général de l'Union Nationale des Zouaves, Jean-Marie FLAMME, 348 rue Chapelle de la Paix, 59570 MECQUIGNIES. Tél. 03.27.63.74.43.

**- L'assemblée Générale 2013 :**

Si vous désirez faire inscrire une question ou une suggestion à l'ordre du jour de la prochaine assemblée qui se tiendra en mai, lors du congrès, vous pouvez dès maintenant la faire parvenir au secrétaire. Son adresse figure dans l'en-tête du Bulletin MAGENTA.

## **LE CONGRES 2013**

### **Séjour en Gascogne du 2 au 5 mai 2013**

Le 30<sup>ème</sup> Congrès Annuel de l'Amicale aura lieu dans le Gers, à Condom (32100), à l'Hôtel Continental, 20 rue Maréchal Foch. Tél. 05.62.68.37.00.

#### **Judi 2 mai**

Arrivée dans l'après-midi, installation à l'hôtel (3 étoiles) situé au cœur de Condom. Apéritif de bienvenue. Dîner et hébergement.

#### **Vendredi 3 mai**

Petit déjeuner. Accueil par notre guide qui accompagnera les deux journées de visites. Visite de Fourcès, rare bastide de plan circulaire, puis de Larressingle, témoignage éloquent du destin troublé de la Gascogne, l'un des plus petits villages fortifiés de France et l'un des plus beaux. Déjeuner à l'hôtel.

L'après-midi, visite de l'abbaye de Flaran, chef-d'œuvre cistercien du XII<sup>ème</sup> siècle, actuel centre culturel départemental dynamique. Saint-Puy, visite du château de Monluc, le berceau du « Pousse Rapière », le fameux cocktail gascon réalisé à base d'armagnac (dégustation). Retour à l'hôtel pour l'Assemblée Générale, dîner et hébergement.

#### **Samedi 4 mai**

Petit déjeuner. Auch, visite de la cathédrale Sainte-Marie, site majeur sur les chemins de St-Jacques, célèbre pour ses vitraux Renaissance et son rare cœur de chêne sculpté de plus de 1500 personnages. Visite des quartiers anciens de la ville, de l'escalier monumental (370 marches) avec la statue de d'Artagnan, des pouterles (ruelles médiévales), de la tour d'Armagnac. Déjeuner.

L'après-midi, circuit sur la route des bastides par Barran, ancienne bastide au rare clocher hélicoïdal et Bassoues, ancienne bastide dominée par un imposant donjon du XIV<sup>ème</sup> siècle, bel exemple d'architecture militaire. Puis accueil dans un chai d'armagnac où vous seront dévoilés tous les secrets de cette liqueur. Présentation du vignoble, visite du chai, dégustation d'armagnac et de Floc de Gascogne (apéritif à base d'armagnac). Lupiac, village natal de d'Artagnan, visite du Musée qui retrace l'histoire du célèbre Mousquetaire. Retour à Condom. Dîner et hébergement..

#### **Dimanche 5 mai**

Petit déjeuner. A 10 h 30, messe à la cathédrale de Condom suivie du dépôt de gerbes au monument aux morts. Déjeuner à l'hôtel et dislocation.

#### **PRIX DU SEJOUR : 300 Euros (base pour 25 personnes).**

Il comprend : l'hébergement en chambre double ( supplément pour chambre individuelle de 20 Euros par nuit), 3 nuits avec petits déjeuners, les repas (1/4 de vin compris avec café inclus pour les déjeuners) ; l'accompagnement par un guide gascon pour les deux journées de visites et le droit d'entrée des visites ; le transport en autocar pour les visites et l'assurance rapatriement.

### **CONDITIONS DE PAIEMENT :**

Trois versements de 200 Euros pour un couple et 120 Euros pour une personne seule.

Le premier versement est demandé avec l'inscription au plus tard le 15 janvier, le deuxième versement le 15 février et le solde le 15 avril.

Paielements par chèques libellés à l'ordre de l'Amicale des Anciens du 2<sup>ème</sup> Zouaves à adresser au trésorier Roland DOUCET dont l'adresse figure sur la 1<sup>re</sup> page du bulletin.

### **ACCES A CONDOM :**

Par la route, de Bordeaux ou de Toulouse par l'autoroute A 62, sortie n° 7 – Agen, puis prendre la D 931 pour Condom. Pour le parking, devant l'hôtel (4 places) ou sur le grand parking public, face à l'établissement, le long de la Baïse

Par le train, gare SNCF de desserte Agen. Prendre ensuite à la gare routière, près de la gare SNCF, la navette, autocar des Transports BAJOLLE : départs 8 h 00, 14 h 10, 18 h 30. Trajet de 50 minutes pour 30 Euros par personne. Notez que pour repartir le dimanche, les navettes n'existant pas, il sera nécessaire de prendre un taxi pour rejoindre Agen (coût 70 Euros) à défaut de covoiturage avec un autre congressiste.

Accès à l'hôtel, situé au bord de la Baïse, à pied (10 minutes) depuis la gare routière. Prévenir à l'avance si vous désirez être récupéré à la gare routière en indiquant votre heure d'arrivée.

POUR TOUT RENSEIGNEMENT COMPLEMENTAIRE , contacter nos amis organisateurs Pierre et Liliane CEZERAC. Tél. 05.62.06.85.45.

## **LE CARNET**

### **In memoriam**

Nous avons appris, fin août, le décès de Virgile DE CRUZ, de St-Max (54), à l'âge de 79 ans. Notre camarade avait été Vice-Président puis Trésorier de notre Amicale il y a une quinzaine d'années.

Notre vétéran Gilbert MARTIN est décédé brutalement le 13 mai dernier. C'est son fils qui en a avisé le Président MERCADIER courant juillet. Notre camarade s'était retiré dans un foyer-logement à Pouancé il y a déjà quelques années. Il a été inhumé dans l'Oise d'où il était originaire. Gilbert aimait garder le contact avec l'Amicale depuis qu'il s'était retrouvé seul. Il avait eu la joie de nous annoncer la nomination de son fils au grade de Commandant puis l'admission de son petit-fils à Polytechnique. Repose en paix, camarade.

Nous avons appris par Olivier de MONTETY le décès du Capitaine AMATE, à l'âge de 92 ans, à Aix-en-Provence où il s'était retiré. Certains d'entre nous l'ont connu, notamment lorsqu'il commandait la CA.

## **ADHESIONS**

### **Bienvenue parmi nous**

DENEUX Bernard, 2 impasse Marcel, 80136 RIVERY. Tél. 03.22.91.44.88. De la classe 59 2/C, Sergent, était au 2<sup>ème</sup> Zouaves de mai 1960 à fin avril 1962. A servi dans l'Ouarsenis et à la frontière marocaine. C'est Pierre BOUILLON qui nous a permis de prendre contact avec ce camarade qui est très heureux de nous rejoindre dans l'Amicale.

Nous avons aussi enregistré l'adhésion à notre Amicale de Jean-Paul VERGE, l'un des enfants du Capitaine VERGE, mort à Oran le 1<sup>er</sup> juin 1961. Son adresse : 24 passage des Frères Bouillon, 34090 Montpellier.

## **DISTINCTION**

### **Maurice MILLET, Zouave du 2<sup>ème</sup> BZP, nouveau Légionnaire**

Maurice,

J'ai demandé à Louis MERCADIER, Président de notre Amicale des Anciens du 2<sup>ème</sup> Zouaves, de me prêter ses yeux et sa voix pour dire notre joie de te voir promu, enfin, dans l'Ordre de la Légion d'Honneur. Louis est venu, à ta demande, avec le vieux drapeau de notre Amicale, copie du glorieux drapeau du 2<sup>ème</sup> Régiment de Zouaves, surmonté d'une aigle percée lors de la bataille de Magenta.

Je dois d'abord te remercier, avec émotion, de m'avoir demandé de t'accompagner pour porter une gerbe au pied du Monument rappelant la 1<sup>re</sup> Division Blindée dont les Zouaves formaient l'infanterie d'accompagnement.

Qu'il me soit permis d'évoquer le rôle déterminant de cette grande Unité Blindée du Général du Viguiier : après une brillante percée qui avait permis au 2<sup>ème</sup> Chasseurs d'Afrique et au 2<sup>ème</sup> Zouaves d'arriver les premiers à Rosenau, au bord du Rhin. La Division participa à la libération de Mulhouse qui garde le souvenir du Lieutenant de Loisy tombé héroïquement devant la caserne Lefebvre.

Tu reçois cette haute distinction au pied de ce monument. J'y vois un étonnant symbole.

Quelques années plus tard, tu es devenu le Secrétaire Général de l'Amicale des Anciens de la 1<sup>re</sup> Division Blindée.

Pour avoir moi-même présidé des associations à buts divers, j'affirme que le Secrétaire Général en est la véritable cheville ouvrière : il doit avoir assez de force, de patience et de clairvoyance pour comprendre son Président, apaiser les craintes du Trésorier, essuyer les critiques des uns et des autres, voyager pour tout organiser et vérifier soi-même les moindres détails qui comptent.

Je n'oublie pas que l'épouse de cet acteur principal doit partager complètement ses soucis : cette activité déborde tous les aspects de la vie courante et elle doit affronter avec le sourire cet envahissement. J'en connais une qui l'a fait crânement en affichant clairement sa détermination en portant un manteau rouge, du rouge de la chéchia et du calot des Zouaves !

Pour ceux qui l'ignoraient, les Zouaves sont issus d'une tribu kabyle venue se mettre à la disposition du Corps Expéditionnaire Français lors de son arrivée en Algérie en 1830. Depuis, ils ont accompagné l'Histoire de France en servant deux Monarchies, un Empire et quatre Républiques. Ils ont été dissous en 1962, à la fin de la Guerre d'Algérie.

On voudra peut-être m'interrompre pour me faire remarquer que je célèbre cette Légion d'Honneur comme si elle te venait au titre des Anciens Combattants !

Je le sais bien que cela aurait dû être le cas...mais la filière civile a été la plus rapide, cela prouve que toutes tes activités professionnelles ont attiré sur toi l'attention de tes pairs : il est alors permis d'affirmer sans risque d'erreur que ta vie professionnelle a donné des résultats plus importants que ton grand rôle de Secrétaire Général de notre importante Amicale des Anciens de la DB.

Alors, Mesdames et Messieurs, comme je connais l'importance du travail effectué bénévolement au service des Anciens, de leurs familles, comme je connais la plupart des monuments et stèles que tu as fait ériger dans toute cette région martyre chérie du peuple français, alors, là oui ! Je m'incline car je ne pensais pas que tu aies pu faire mieux que ce que, avec nos camarades, nous connaissions de toi !

Il ne me revient pas d'évoquer ce que je ne connais pas bien, bien que ton souvenir perdure à Lorris, dans le Loiret. J'habite cette région et nous en sommes les témoins.

Avant de terminer cette adresse, je veux évoquer la mémoire du Général Berthet et du Général Périer auxquels tu as tant donné pour faire de notre Amicale, aujourd'hui dissoute, une très grande Association.

Si tu reçois cet Ordre à titre civil, j'affirme que tous ceux qui t'ont connu au sein de cette activité de Mémoire, regrettent de n'avoir pas pu t'honorer à ce titre et qu'ils remercient ceux qui t'ont obtenu cet Honneur.

Pour nous, tu l'as amplement mérité et Simone mérite bien de le partager.

Mulhouse, le 25 novembre 2012 Bruno de Villepin

## **LES INFOS**

### **- Pour les amateurs d'une cravate de Zouave :**

L'Union Nationale des Zouaves a passé commande de cravates « Zouave » avec un croissant et un Z tissés. Une petite quantité comportera aussi un 2.

Le prix unitaire en est de 28 euros franco de port.

Renseignements et commandes à Jean-Marie FLAMME, 348, rue Chapelle de la Paix, 59570 MECQUIGNIES. Tél : 03.27.63.74.43. ou jean-marie.flamme@orange.fr

### **- Attributions de la Légion d'Honneur :**

Le décret de janvier 2012 a fixé les contingents de croix de la Légion d'Honneur pour la période du 1-1-2012 au 31-12-2014.

Les contingents annuels à titre militaire sont fixés comme suit : 3 Grand' Croix, 12 Grands Officiers, 64 Commandeurs, 300 Officiers et 900 Chevaliers.

Les contingents dont dispose le ministre de la défense sont exceptionnellement majorés de 500 croix de Chevaliers destinées à des Anciens Combattants médaillés militaires justifiant, pour les Anciens de la Guerre 1939/1945, de deux blessures de guerre ou citations contractées ou obtenues au titre de cette guerre et, pour les Anciens des TOE ou d'AFN de trois blessures de guerre ou citations.

## **POUR TOUT VOUS DIRE**

### **Les petites indiscretions amicales**

#### **Juin 2012**

Notre amie, Madame JUGE, se fait le porte-parole de son époux, le camarade Raymond, pour remercier les Zouaves signataires de la carte reçue de Hyères, touchés tous deux que les congressistes aient pensé à eux. Ils regrettent bien de ne plus pouvoir se déplacer pour les rendez-vous de l'Amicale, ce qui leur manque vraiment.

Jean-Jacques AIGUEBONNE, de Nice, a adressé au secrétaire deux photos prises par Chantal lors du congrès de Hyères. Il lui assure qu'il a été très enchanté d'avoir rencontré les anciens Zouaves, réunion remplie de joie et de retrouvailles, solidifiant les souvenirs de jeunesse. Il demande au secrétaire de bien souligner dans MAGENTA la fraternité et la joie d'être ensemble, avec les épouses lors du congrès. Il voudrait que cela permette à des indécis de venir nous rejoindre. Il souligne encore que l'organisation du rassemblement a été sans faille.

Gaston TOLINI, d'Oraison (04), a adressé un courrier au secrétaire pour lui faire parvenir un exemplaire du premier bulletin de son amicale des porte-drapeaux des Alpes Maritimes,

document de 34 pages dans lequel, bien entendu, il n'a pas manqué d'insérer un texte sur l'histoire des Zouaves.

En ce début de juin, le Président MERCADIER et Arlette sont en cure à Vernet-les-Bains. Roland et Arminda DOUCET sont à St-Gilles-Croix-de-Vie. Le secrétaire a mis la dernière main aux textes pour le sommaire de MAGENTA n° 47. Il les a envoyés par clé USB à Serge JAMES. Ce dernier s'est empressé de les caler dans une mise en pages qu'il a adressée par Internet à l'imprimeur.

De retour de Vernet, le Président a récupéré les bulletins pour les mettre sous enveloppes et les faire partir. Puis, le 13, par un aller-retour dans la journée, il est allé rue d'Aguesseau, à Paris, pour assister au Conseil d'Administration de l'Union Nationale des Zouaves, réuni pour mettre au point le projet du monument de la Butte des Zouaves.

Maurice et Simone MILLET, dans un courrier au secrétaire, accompagné de photos prises lors du congrès, lui font savoir qu'ils gardent un très bon souvenir de ce congrès.

Le couple MILLET, encore eux, ont aussi envoyé des photos à Mme GABERT, Directrice de la Maison des Médaillés Militaires de Hyères qui nous avait accueillis. Par un très gentil courrier, cette dame les remercie pour ces belles photos, souvenir du passage des Zouaves à la Maison d'Hyères. Elle a prévu de les afficher afin que tous puissent se remémorer les moments agréables passés en notre compagnie.

Olivier de MONTETY, comme à chaque réception du bulletin – qu'il situe au moment de chaque solstice ! – y va d'une longue lettre à votre secrétaire. Il regrette profondément, tout d'abord de n'avoir pu faire une apparition au congrès de Hyères, surtout qu'il a de la famille dans cette ville. Une hernie l'a empêché de se déplacer d'Aix. Il est heureux de lire et de relire chaque numéro du bulletin pour découvrir les nouvelles et se remémorer les noms des camarades qu'il a côtoyés là-bas : GEVAERT, MATHON, PEGLIASCO, LE BONNIEC... Par ailleurs, il avait connu le Capitaine AMATE, à la CA, en 1955, officier qu'il avait retrouvé plus tard à Aix. Ce dernier vient de décéder le 29 mai, à l'âge de 92 ans.

## **Juillet 2012**

Pierre LABURTHE s'est empressé de lire « son » MAGENTA pour avoir des nouvelles des camarades. Il regrette, lui aussi, de n'avoir pu se déplacer pour le congrès de Hyères. Il reçoit le couple CEZERAC à Maubourguet le premier week-end du mois.

Comme beaucoup, votre secrétaire a suivi le Tour de France à la télé. Et tout particulièrement la 7<sup>ème</sup> étape, dans les Vosges, région qu'il connaît bien. Le Tour passait en effet à Fresse. Nos vétérans s'y sont vaillamment battus en septembre 1944 : Dans ce bulletin, à la rubrique « Retour sur le passé », vous en redécouvrirez un épisode. Les concurrents du Tour ont peiné pour monter à La Planche des Belles Filles. Votre secrétaire y monta, il y a quelques années, lors d'un pèlerinage dans ces lieux. Mais il l'a fait... en voiture !

Roland DOUCET, notre trésorier, en ce mois d'été, a troqué ses livres de compte pour des pinceaux. Il avait, en effet, à exécuter quelques travaux extérieurs de peinture à sa maison de Dordives. Mais il lui a fallu compter avec la pluie qui s'invitait souvent sur son chantier. Roland ira changer d'air en août à St-Gilles-Croix-de-Vie. Souhaitons-lui du soleil.

Les contacts continuent au sein de l'Amicale : Le Président MERCADIER a appris le décès brutal, suite à un cancer foudroyant, de notre vétéran Gilbert MARTIN, retiré à Pouancé depuis quelques années.

Pierre BOUILLON désirait prendre contact avec la famille du Capitaine VERGE, mort en

Algérie en 1961. Par l'entremise du Président, Jean-Paul VERGE, l'un des enfants du disparu, a pu toucher et communiquer longuement avec Pierre, avant d'envoyer son chèque d'adhésion au trésorier.

Durant les derniers jours de ce juillet, très chaud dans le Gard, le Président est allé chercher un peu de fraîcheur au sud des Cévennes, près des Grottes de Trabuc. Il en profitera pour faire connaître la Bambouseraie de Prafrance, près d'Anduze, à son petit-fils venu lui rendre visite. Puis il est « monté » dans les Alpes avant de se rendre à Pontarlier, chez une tante d'Arlette.

Jean-Jacques AIGUEBONNE, de Nice, est, lui aussi, allé chercher un peu de fraîcheur, pour sa part, en Auvergne d'où il est originaire. En camping-car, il y a trouvé la pluie et des températures différentes de celles de Nice. Il n'a pu, malheureusement, comme il l'envisageait, rendre visite à Michel BALLET, ayant oublié son carnet d'adresses.

## **Août 2012**

Notre « sergent recruteur » Pierre BOUILLON est entré en relation avec Bernard DENEUX, ancien du 2<sup>ème</sup> Zouaves. Il a communiqué ses coordonnées au secrétaire; ce dernier a adressé MAGENTA à ce nouveau camarade.

Notre amie, Mme DOUZENS, de La Plume, veuve de notre regretté vétéran Robert, a reçu un coup de fil de son voisin, Honorat MARTINEZ, d'Agen, qui vient de sortir d'un stage de l'hôpital, en pneumologie. Notre camarade se dit très fatigué et a demandé à son interlocutrice de donner de ses nouvelles. Mme DOUZENS s'est empressée d'appeler le secrétaire qui, à son tour, a rappelé Honorat. Notre vieil ami, très affaibli, a demandé à votre secrétaire de transmettre à tous ses frères Zouaves son salut fraternel car il n'a plus la force de le faire lui-même en leur précisant (on reconnaît bien là notre camarade) qu'« il ne vaut plus un pet de lapin ! ». Le secrétaire lui a promis de transmettre. Madame DOUZENS, pour sa part, va aussi bien que possible, compte tenu de ses 87 ans.

Un autre appel ; c'est Gaston TOLINI, d'Oraison, qui donne signe de vie. Notre camarade s'excuse auprès de tous les Zouaves de n'avoir pas répondu aux courriers qui lui ont été adressés. Une raison à cela : en rentrant de Hyères, ne se sentant pas bien, Gaston a consulté. Diagnostic : cancer du colon... L'hôpital de Manosque n'ayant pu le prendre de suite (week end de la Pentecôte), il fut reçu rapidement à Beauregard, à Marseille, pour être opéré immédiatement. Par la suite, le traitement chimio ayant été intense, il est rentré chez lui en régime d'hospitalisation à domicile avec tout ce que cela comporte, pour se « requinquer ». Bien surveillé par son « infirmière chef » (son épouse !) et avec un régime alimentaire adapté, il remonte peu à peu la pente. Courage, Zouave ! Nous sommes avec toi !

Le Président MERCADIER a reçu un petit mot de Mme Yvonne FUHR lui annonçant qu'elle participait à l'édification du Jardin de Mémoire de la Butte des Zouaves au nom de son défunt mari le Général FUHR qui aimait beaucoup ses Zouaves. Désirant continuer à recevoir MAGENTA, notre amie a confirmé son adhésion à l'Amicale. Le Président l'en a remerciée.

Nos amis Liliane et Pierre CEZERAC, de Touget, s'occupant activement de préparer le prochain congrès en mai 2013, ont prospecté le Gers et ont finalement choisi Condom. Quand le programme aura été peaufiné, il sera adressé au secrétaire pour parution dans le bulletin de décembre.

Des nouvelles récentes de notre camarade TOLINI nous rassurent sur son rétablissement. Il va beaucoup mieux et a repris 2 kgs.

Michel BALLET, de Châtelguyon, a envoyé au Président des photocopies de nombreuses



photos prises lors de son service en Algérie.

Jean-Marie FLAMME, secrétaire général de l'Union des Zouaves, assistait aux cérémonies commémoratives annuelles de Sambreville en Belgique, les 18 et 19 août. Il a déposé une gerbe au nom de notre Amicale au Phare Breton du cimetière d'Auvelais. Nous l'en remercions.

En juin dernier, le Président a assisté à la fête folklorique de Tarascon représentant la visite de Napoléon III rencontrant Tartarin. Il en a ramené des photos représentant un peloton de Zouaves de la Garde Impériale, fournis par la troupe folklorique d'Arles, qui attendaient l'arrivée de l'Empereur. L'une d'elles figurera dans le bulletin.

### **Septembre 2012**

Nos amis seine et marnais Claude et Michèle BRANGER sont restés tout l'été au frais dans leur maison, regardant tomber la pluie en juillet, subissant ensuite les grosses chaleurs. C'est leurs petits enfants de Mérignac qui, cette année, sont montés à Melun. A la mi-septembre, Claude et Michèle ont pris la route pour aller faire provision de « bon air iodé » en Normandie sous la houlette de Pierre BOUILLON à qui ils ont rendu visite.

André et Liliane GILLES viennent de rentrer de Saint-Jean-de-Monts (Vendée). Comme André est toujours handicapé des jambes, ce sont Dominique et Jacques, son mari, qui ont assuré leur déplacement. Auparavant, leurs enfants les avaient emmenés pour quatre jours dans la Creuse « profonde » pour « se refaire les poumons » dans l'air qui y est encore très pur. Cela leur a permis d'aller rendre hommage à leurs disparus familiaux. Nos amis sont très heureux de nous annoncer l'arrivée dans leur cercle de famille d'une jolie Justine, nouvelle arrière-petite-fille. André passe aussi un bonjour à tous les Zouaves.

### **Octobre 2012**

Hubert Dupuy, de Mérignac, est allé cet été en Vaucluse passer quelques jours en famille. Il avait prévu d'aller saluer votre secrétaire. Malheureusement, il a dû modifier son programme suite à un problème causé par des intempéries. Il est rentré en Gironde sans faire sa visite.

En rentrant de l'Assemblée Générale de l'Union des Zouaves qui s'est tenue à Moussy, en Seine et Marne, le Président MERCADIER et Arlette sont passés par Melun pour rendre une petite visite à Claude et Michèle BRANGER.

Comme il le fait chaque fois, notre camarade Pierre LABURTHE, de Maubourguet (Gers), n'attend pas de recevoir MAGENTA pour prendre des nouvelles ; il a pris contact avec le secrétaire, lui annonçant, par ailleurs, un petit courrier pour paraître dans le bulletin. Il attendait la visite du couple CEZERAC.

Le Président MERCADIER et Arlette se sont absentés une semaine pour participer à une croisière en Méditerranée, partant de Marseille et visitant au passage Gênes, Naples, Palerme, Tunis et Barcelone.

Roland DOUCET, notre trésorier, est rentré à Dordives après un séjour à St-Gilles-Croix-de-Vie. Son épouse Arminde est revenue, souffrante, ayant contracté un vilain virus. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement. Ayant reçu une lettre d'un parent d'Honorat MARTINEZ, Roland s'est empressé d'adresser à notre camarade un courrier l'assurant que tous les Zouaves pensent à lui bien affectueusement et lui adressent en retour leurs amitiés.

### **Novembre 2012**

Le programme du congrès 2013 est prêt. Nos amis Pierre et Liliane CEZERAC l'ont

transmis au Président qui l'a fait parvenir au secrétaire pour l'insertion dans MAGENYA.

Un petit coup de fil de Pierre BOUILLON : notre camarade va bien mais se lasse du temps pluvieux qui assaille sa Normandie depuis plusieurs mois.

C'est à son tour Michel BALLET qui vient aux nouvelles. Il est toujours en contact avec Henri RODDIER. Il a rencontré l'ancien maire de Châtelguyon qui nous avait reçus lors de notre congrès de 2006. Ce dernier lui a demandé des nouvelles de notre Amicale qui lui a laissé un très bon souvenir.

Curieux hasard : Pendant que Michel BALLET téléphonait, la factrice déposait dans la boîte à lettres du secrétaire une grosse enveloppe expédiée par...devinez qui...Henri RODDIER ! Notre camarade d'Aubière est un vrai documentaliste pour tout ce qui se rapporte aux Zouaves. L'enveloppe contenait un grand plan d'Oran, une liste de camarades, des photos, des gravures, des extraits de livres et d'anciennes coupures de presse, tout cela venant pourvoir à l'enrichissement des archives du secrétariat...

En plus de tout cela, Henri y ajoute une longue lettre, écrite de sa main, quand on sait qu'il relève d'un AVC, précisant que son autre main, la gauche, lui cause encore beaucoup de soucis. Et grosse surprise pour lui, fin octobre, il a reçu la visite inattendue de Maurice RACCURT et de son épouse. Ils ne s'étaient pas revus depuis 1959 ! Maurice, lui, a été doté d'une « pile ». Les deux compères ont longuement évoqué leurs souvenirs communs liés à la Musique du 2<sup>ème</sup> Zouaves. Notre camarade en profite aussi pour féliciter toute l'équipe créatrice du Bulletin, passionnant à lire, et à relire, selon lui...

La presse du Gard et même TFI font état des déprédations faites par les sangliers dans la ville même de Nîmes en éventrant les poubelles et dévastant les jardins pour se nourrir. Des équipes spécialisées font des battues nocturnes dans plusieurs quartiers dont celui de la Combe des Oiseaux où demeure notre secrétaire adjoint Serge JAMES. Espérons qu'il n'a pas subi de dommages. Cet événement rappelle à votre secrétaire les visites qu'il avait reçues l'hiver dernier par ces hôtes indésirables.

### **UN PETIT MOT**

Cher Président, très cher ami

Merci, merci, du fond du cœur, pour la carte de « Cassis » que j'ai reçue de votre part et, accompagnant les signatures de camarades « Pan Pan l'Arbi ».

J'ai eu chaud subitement en moi et le « Calot Rouge », la « Chéchia », ont brillé dans ma tête. Quand on a bientôt 99 ans et que les jours s'écoulent dans la solitude, les souvenirs qui se mettent à briller font du bien.

Mon cher Président, parmi la signature des amis, celle de NAVARRO m'a rappelé l'Algérie, l'Oranie, car je me suis marié à Nemours et nos deux garçons sont nés là-bas. J'aime beaucoup l'Algérie.

Merci, très cher ami et, à l'occasion, dites à tous les « Pan Pan l'Arbi » que le « Chibani » que je suis vous embrasse fraternellement.

Mont-de-Marsan, le 28 mai 2012, Léon ACOT.

### **UN COURRIER AU SECRETAIRE**

Bonjour René

Comme promis, avec mon amitié, quelques mots pour MAGENTA.

Voici dix mois que j'ai retrouvé les Pyrénées et je m'adapte très bien. Je n'en oublie pas

pour autant nos Zouaves. Hier, 14 octobre, Pierre et Liliane CEZERAC sont venus passer deux jours avec nous. Bien sûr, nous avons parlé de tout.

J'ai eu aussi, ces jours-ci, au téléphone, Emile DODERO, qui est encore en Ardèche avec Jacqueline. J'ai également eu des nouvelles de Claude et Josiane NENYE. Nous prenons tous de l'âge, mais c'est agréable de se contacter de temps en temps. Nous correspondons aussi avec Georgette VENEZ. Son Pierrot lui manque et, en plus, elle a perdu sa maman. Elle rencontre souvent un autre Zouave, Guy ABADIE, dont j'ai ainsi des nouvelles. Jean-Paul, le fils STRUZZO, appelle aussi quelques fois.

Encore merci à tous de perpétuer le souvenir de nos 20 ans. Que cela dure encore longtemps...

Merci à toi, René, pour les conversations que nous avons. Je n'oublie pas ton épouse que je salue.

Zouave un jour, Zouave toujours ! Sincères amitiés à toi.

Pierre LABURTHE.

## **LE DEVOIR DE MEMOIRE**

### **Témoignage de Jean-Paul, fils aîné du Capitaine Louis VERGE**

L'heure d'un premier bilan a sonné en même temps que je me retirais de mes activités d'architecte au sein du Service d'Infrastructure de la Défense.

Plus de cinquante ans ont passé et l'Algérie est toujours là au fond de ma mémoire. J'ai le sentiment d'y avoir vécu heureux malgré les événements qui y sévissaient, choyé par Maman, fier de mon père Capitaine. Le destin a brisé tout cela le 1<sup>er</sup> juin 1961. Lorsque Papa nous a quittés dans sa trente huitième année, j'avais dix ans. Un an plus tard, nous rentrions en France, tête de pont pour notre famille « pieds noirs » composée d'artisans et de commerçants qui allaient tout abandonner.

Sur le plan matériel, les choses furent longues à se mettre en place mais Papa avait tout prévu et notre situation – modeste – se stabilisa. Maman devait assumer seule l'éducation de ses trois enfants et la transmission de la mémoire de Papa. Les témoignages de soutien et d'amitié furent nombreux pendant toute notre enfance. Avec mon frère Philippe et ma sœur Brigitte, respectivement de quatre et six ans mes cadets, nous nous sommes nourris des récits de la gloire de notre père. Son souvenir nous a portés au quotidien, dans l'incertitude de l'adolescence.

Aucun d'entre nous ne fut cependant attiré par les armes. Papa y avait utilisé sa conscience et abandonné sa santé. C'est un peu malgré moi que je gardais, par mon activité professionnelle, contact avec l'institution.

Le temps a passé, trop d'urgence à affronter pour se retourner plus longtemps sur ce passé chargé d'émotion. J'ai donc tenté, cet hiver 2012, de revenir sur cette période de nos vies. Retrouver le nom des lieux, des personnes, leurs caractères, le chemin de l'école, celui d'Aïn Tessa où nous rejoignons Papa le dimanche...

Je devais ce travail de mémoire à mon frère et à ma sœur qui avaient si peu connu notre père. J'allais sans doute porter un nouveau regard sur notre histoire.

Tout au long de mes recherches et de mes écritures se dessinait un personnage attachant, aimant la vie et les êtres qui l'animent. Idéaliste, dévoué, rempli d'idées et de sensibilité, il affrontait les rigueurs de la guerre et les incohérences de l'époque de tout son être. Une facette de son image, différente de celle, autoritaire, faite de discipline militaire, s'installait.

Le CRI DU CHACAL – découvert sur Internet – m'apprit qu'une stèle avait été déposée à la Butte des Zouaves à la mémoire de ceux d'entre eux tombé en Algérie. Papa y figurait. Mon émotion fut bien plus grande que je m'y attendais. Monsieur MERCADIER provoqua à mon attention le témoignage de plusieurs d'entre vous qui aviez connu le Capitaine.

Ces témoignages m'ont d'autant plus touché qu'ils venaient de personnes indépendantes du cercle des proches et de la famille. Les intimes enjolivent parfois l'histoire des disparus. Ces témoins n'avaient alors que vingt ans. Ils étaient exposés à tous les dangers dans un contexte qui ne les reconnaissait pas et, aujourd'hui, ils me renvoyaient une image proche de celle que mes recherches et ma mémoire me faisaient entrevoir. Ils ont gardé le souvenir d'un chef militaire compétent, sachant à la fois mener ses hommes au combat, gagner leur confiance et les préserver. Je n'ai pas connu la guerre mais je suis fier de ces valeurs de professionnalisme et d'humanité.

Je tiens à remercier tout particulièrement Pierre BOUILLON, Roland DOUCET, Raymond QUEMENEUR, pour leurs témoignages, ainsi que Louis MERCADIER qui a permis cela. Qu'ils sachent qu'au cœur des conversations familiales, figuraient, au premier rang des préoccupations de Papa, ses hommes et plus particulièrement ses appelés.

A vous qui avez connu le Capitaine pendant une à deux années de votre vie, j'adresse quelques lignes de ce que fut sa vie qui expliqueront certainement son personnage.

Originaire de l'Ariège, deuxième enfant issu d'un couple de gens de maison, il perd son père, jardinier, à l'âge de treize ans. A dix sept ans, il rejoint l'Angleterre depuis la France occupée. Il est intégré au 2<sup>ème</sup> Bureau. Ses missions de renseignement l'amènent à être parachuté clandestinement sur son pays occupé puis il participe aux derniers combats de la Pointe de Grave en 1945.

Après la guerre, il est dégagé des cadres et découvre l'Algérie où il est employé comme conducteur d'engin de terrassement. Avec Maman, il met en œuvre au Pays Basque son rêve de création d'un élevage agricole qui, malheureusement, est décimé par plusieurs épidémies. Le jeune couple est ruiné et endetté, ma naissance est en vue. L'Indochine offre une solution économique inespérée. Il connaît le métier des armes. Je ne connaîtrai Papa qu'à son retour, j'avais trois ans. Retour déçu par le contexte indochinois que chacun sait, certain que l'Algérie connaîtra le même sort, convaincu du gâchis que cela provoquera. Sa vie au service des autres s'est arrêtée à un moment où l'avenir de l'Algérie et de ses ressortissants ne faisait plus mystère. Son implication personnelle, professionnelle et humaine, l'empêchait alors de se projeter dans une vie future en Métropole, pire, en caserne, s'il restait militaire.

Afin de compléter ce travail de mémoire, nous nous sommes rendus en famille en Oranie. Maman, décédée en 2007, faisait cruellement défaut. Nous avons retrouvé tous les lieux de notre enfance. Il est un site – dont j'ai transmis quelques photographies – dont nombre d'entre vous gardent le souvenir : Aïn Tessa. Nous y avons rencontré M. KOUIDER, fils du régisseur de la ferme de l'époque. Celui-ci, un peu plus âgé que moi, a confirmé mes souvenirs. L'endroit est aujourd'hui méconnaissable. Bon nombre de bâtiments sont effondrés et ceux qui restent sont parasités par des constructions nouvelles qui ne seront jamais terminées. Mais il était important pour notre fratrie de mettre une consistance à nos souvenirs lointains.

A la joie de redécouvrir le décor de cette vie passée se substitua ensuite le sentiment de malaise que le désespoir de cette société algérienne inspire aujourd'hui. Nous n'avons pourtant séjourné que quatre jours.

Ma recherche – qu'il faut aujourd'hui compléter par les états de service de Papa – a été riche en rencontres spirituelles. Mon contact avec les anciens du 2<sup>ème</sup> Zouaves qui ont évolué sous

sa responsabilité m'a touché plus que tout autre car profondément humain et détaché de toute autre considération que celle du contexte d'alors, si difficile.

Merci à chacun de m'avoir admis à l'Amicale des Anciens du 2<sup>ème</sup> Zouaves.

Jean-Paul VERGE

## **LA LETTRE DU PRESIDENT DE L'UNION**

Chers Amis

Grâce au bulletin de l'Union, vous avez pu suivre les nombreuses péripéties qui ont marqué notre progression dans la réalisation de nos projets de réhabilitation de la Butte des Zouaves.

Nous voulions, au départ, assurer la pérennité de ce site, établi sur un terrain privé sans aucune garantie de la part des propriétaires successifs, et lui rendre une dignité que les vandalismes lui ont fait perdre.

Grâce à la ténacité de fortes volontés locales, la Butte venait d'être mise sous la protection des Monuments Historiques.

Ce classement officiel nous invitait à aller plus loin, ce que nous avons décidé !

Dès nos premiers pas, nous avons été accompagnés par la ferveur populaire et l'aide chaleureuse des Associations Patriotiques et de Mémoire, et les Collectivités Locales n'ont pas ménagé leurs efforts pour atteindre notre but.

Hélas, dès ces premiers pas, nous avons trouvé un détenteur du terrain muré dans son silence, décidé à ne rien faire qui puisse nuire à un projet voisin d'enfouissement de déchets.

Gênés par la nécessité de ne pas intervenir dans la vie locale, nous avons tenté tout ce qui nous paraissait possible, chaque obstacle franchi nous en faisait apparaître un autre.

Notre détermination ne s'est jamais démentie car chaque obstacle nous obligeait à mieux définir notre but.

Si nous nous battons pour assurer l'avenir de ce lieu de mémoire déjà choisi dès 1951 comme lieu de pèlerinage par les Zouaves survivants de 14/18, pourquoi ne pas sublimer ce lieu en lui conférant la dimension nationale du Corps des Zouaves ? Il y a Coxyde en Belgique...il y aura la Butte en France !

La commune de Moulin-sous-Touvent a voulu nous aider en nous offrant la jouissance d'une parcelle lui appartenant, au moyen d'un bail emphytéotique de 99 ans, à 240 mètres de la Butte, au long d'un chemin d'accès à ce site, à l'intérieur du périmètre de protection de celle-ci.

L'idée que nous avons acceptée est d'installer un Jardin de Mémoire inscrit dans un rectangle de 50 mètres de long sur 17 mètres de large, bordant le chemin. Un fossé limitera ce rectangle partiellement cloisonné par des haies.

En tête, obligeant le visiteur à regarder également vers la Butte, sera placée une grosse pierre terminée par une chéchia sculptée dans la masse (l'idée était de Raymond CAMINADE), et présentant une surface gravée : « A tous les Zouaves ».

Sur le socle, en façade, pour rappeler le don de l'Amicale des Anciens de la 1<sup>re</sup> Division Blindée, apparaîtra l'inscription : « 1944 – la 1<sup>re</sup> DB à ses Zouaves Portés - 1945 ».

Cette pierre de pays sera précédée d'un carré de gros pavés ouvert par deux grosses bornes de pierre, l'une frappée de « 1831 », l'autre de « 1962 ».

A droite, dans une loge de verdure ouverte sur l'allée centrale, reposeront deux grandes dalles de pierre, l'une portant les noms des pays où nos régiments ont été engagés avec les dates ; l'autre rappelant la présence de la Butte, portant l'inscription « Butte des Zouaves »,

entourée, à chaque angle, des sites voisins de 14/18 : « Quennevières – Le Bois St-Mard – Maison Rouge – Carlepont ».

A gauche de l'allée, une loge reste libre pour le cas où il faudrait accueillir les vestiges de la Butte si son propriétaire réussissait à la faire disparaître un jour, ainsi que la stèle rappelant l'exécution de six otages par la furie hitlérienne.

Nous avons éliminé tout métal, trop vite volé actuellement.

Nous avons choisi de ne pas citer les numéros des régiments : il y a eu des bis, des mixtes et ceux dont la vie a été trop brève.

Nous n'avons pas inscrit non plus les victoires qui figurent sur nos glorieux drapeaux.

Les Zouaves sont tous frères d'armes et ils ont inscrit une commune Histoire... Les signes religieux des cimetières militaires, gravés sur la tranche de ces deux pierres, rappelleront leur sacrifice pour la France.

Nous attendons le signal pour signer le bail chez le Notaire.

La Convention d'architecte est signée.

La route est ouverte vers l'inauguration...A quelle date ?

Car il ne faut pas oublier les subventions à chercher et à obtenir, et les participations de toutes nos Amicales et de chacun d'entre nous (contre reçu pour déduction fiscale).

Bonnes vacances à tous.

Le Président Bruno de VILLEPIN

## **ECHOS DE L'UNION NATIONALE**

L'Union Nationale des Zouaves a réuni son Assemblée Générale le samedi 6 octobre au Domaine des Gueules Cassées, à Moussy-le-Vieux, sous la présidence de Bruno de VILLEPIN. Le Président MERCADIER représentait l'Amicale du 2<sup>ème</sup> Zouaves, avec le drapeau.

En prélude à ce rassemblement, les participants se sont retrouvés, la veille, à Meaux, pour visiter le Musée de la Grande Guerre, après un repas pris en commun au restaurant « L'Ardoise », au pied de la Cathédrale.

Le samedi matin, en ouvrant la séance, le Président Bruno de VILLEPIN fit une communication concernant le développement du dossier du projet de création du Jardin de Mémoire, Mémorial en l'honneur des milliers de Zouaves ayant donné leur vie depuis 1831.

Le devis du projet se monte à 41 235 euros auxquels il faudra ajouter les frais de bornage (2893 euros), les frais de bail, les dépenses pour l'inauguration. Huit demandes de subventions ont été envoyées avec, pour l'instant, deux réponses positives pour 20% du devis.

Il ne faudra pas s'attendre à une inauguration avant septembre 2013.

Dans les questions diverses, il a été décidé qu'une gerbe serait déposée au Monument aux Morts de la 1<sup>re</sup> DB le 25 novembre à Mulhouse, en coordination avec l'Amicale du 2<sup>ème</sup> Zouaves. Lors de cette manifestation, Maurice MILLET, Vice-Président de l'Amicale du 2<sup>ème</sup> Zouaves, recevra la Légion d'Honneur en présence des Présidents Bruno de VILLEPIN et Louis MERCADIER, ainsi que du drapeau de l'Amicale du 2<sup>ème</sup> Zouaves.

Le Président MERCADIER a fait part de la décision de l'Amicale d'accorder un don pour le Jardin de Mémoire. Il a aussi fait part du souhait des Zouaves italiens de participer à l'inauguration de ce Mémorial.

Le Secrétaire Général de l'Union a avisé l'assistance que les cravates de Zouaves commandées sont arrivées et qu'il attend la demande des intéressés.(NDLR : Comme indiqué à la rubrique « Les Infos » du Bulletin MAGENTA.)

La séance, levée à 11 h 50, l'assistance s'est réunie devant la stèle des Gueules Cassées où un dépôt de gerbe a été effectué par le Président de VILLEPIN, assisté de Lucien DERVEAUX, vétéran du 9<sup>ème</sup> Zouaves, en présence des drapeaux. La cérémonie terminée, les participants rejoignent la salle à manger pour l'apéritif et le repas de clôture.

## **CEREMONIE EN BELGIQUE**

### **28 mai 2012 – Les Zouaves sont à Coxyde**

Les Zouaves sont réunis devant le cimetière de Coxyde-Village.

Les drapeaux belges et français sortent allègrement des housses sous un chaud soleil.

Les bons mots fusent à droite et à gauche. M. Alain FONTAINE, maître de cérémonie, allure très « Major anglais », aussi à l'aise dans la langue de Voltaire qu'en flamand, rassemble tout son monde.

Le cortège pénètre, au pas, à l'intérieur de l'enceinte du cimetière. Une charmante Echevine fait l'appel des Zouaves qui reposent ici. Une rose est posée sur chaque tombe par un enfant. Puis vient le tour des Officiels belges de déposer des fleurs, suivis des Amicales des Zouaves du Nord-Pas-de-Calais et du 4<sup>ème</sup> Zouaves.

Une minute de silence puis une sonnerie terminent la cérémonie, courte mais recueillie.

La deuxième étape de cette journée de commémoration se déroule à la stèle érigée en 1934 par l'Union des Zouaves, face à la plage, lieu privilégié...Comment pourrait-il en être autrement...Près de 8 000 des nôtres ont donné leur vie sur le sol belge, de 1914 à 1918 !

Une foule nombreuse, en tenue décontractée, entoure la place tandis qu'aux balcons se pressent les curieux pour entendre la Fanfare de Coxyde interpréter une marche américaine pendant la mise en place des diverses représentations. Les trente drapeaux forment un arc de cercle autour du Monument.

Le Bourgmestre prononce une brève allocution rappelant le sacrifice des troupes françaises pour la liberté de la Belgique, et une minute de silence est observée.

Vient le temps du dépôt de gerbes, par le Premier Magistrat de Coxyde, le Commandant d'Armes, l'Union Nationale des Zouaves, les Amicales de Zouaves du Nord-Pas-de-Calais, de l'Est, du 2<sup>ème</sup>, du 8<sup>ème</sup>, du 9<sup>ème</sup>, de la Municipalité de Saint-Pol, des A.C.français et enfin des A.C. belges.

Une salve d'honneur est tirée par le groupe de reconstitution historique : le « 2<sup>ème</sup> Zouaves de Walcourt ».

La fanfare de Coxyde interprète alors les hymnes nationaux puis prend la tête du défilé qui va nous conduire à la Maison Communale en longeant le bord de mer, la batterie des Zouaves de Walcourt fermant le cortège.

Le défilé se termine sur les accents de Sambre et Meuse. Les officiels remercient les portedrapeaux qui reçoivent chacun un billet de cinq euros !

La foule s'engouffre à l'intérieur de l'hôtel de ville au son du fifre et des tambours. Les rafraîchissements, appréciés...nous échangeons nos impressions sur cette magnifique matinée.

Un aumônier belge nous apprend que son unité s'est jumelée avec le 1<sup>er</sup> Spahis de Valence. (suite page 18)



Après la cérémonie, notre camarade Maurice MILLET pose pour la postérité en compagnie de sa charmante épouse Simone





Tarascon. Les zouaves d'Arles passés en revue par Napoléon III sous les yeux de Tartarin



Nos amis Zouaves de MAGENTA sous le commandement du lieutenant Alessandro PIZZI

Un bref coup de sifflet du Président des Zouaves du Nord-Pas-de-Calais, Michel DENIS, nous rappelle qu'il est temps d'aller se restaurer, ce que nous faisons sur le champ. Nous nous retrouvons à 32 au restaurant Lehoux, autour d'une table généreuse. Le repas s'achève par le « Pan Pan Larbi » et « Les Africains » entonnés à gorge déployée par Robert.

L'on se donne rendez-vous pour le lundi 20 mai 2013, au même endroit...

(Extrait du Bulletin n° 34 de l'Union Nationale des Zouaves, du 3<sup>ème</sup> trimestre 2012).

## **ET AUSSI EN BELGIQUE**

### **18/19 août 2012 – Commémoration des combats de la Sambre**

Comme chaque année, des cérémonies ont eu lieu, cette fois-ci avec une nouvelle présentation des programmes rassemblant un maximum d'associations apportant une nouvelle dimension à la veille du Centenaire.

Le 18, les cérémonies débutèrent au Monument du 74<sup>ème</sup> R.I. à Roselles, puis au Monument aux Morts du village et ensuite au Monument de l'Abbé Pollart.

L'après-midi, c'était au Monument du Caporal Lefevre, à Tamines, que les participants étaient conviés puis invités à se rendre au Monument du Lieutenant Lemerrier à Arsimont avant d'assister à une Messe de la Paix.

Le lendemain, 19 août, nouvelle cérémonie au Square des Zouaves à Le Roux avant le départ pour Aiseau à la Nécropole Nationale Militaire Française de la Belle Motte où était rendu un hommage, officiel et national, aux 4 060 soldats de la bataille de la Sambre.

Après un vin d'honneur et le Banquet du Souvenir et de l'Amitié Franco-Belge, les participants se rendirent à Auvellais pour une ultime cérémonie au Phare Breton et au Cimetière. C'est lors de cette cérémonie que Jean-Marie FLAMME, secrétaire général de l'Union Nationale des Zouaves, déposa une gerbe au nom de l'Amicale du 2<sup>ème</sup> Zouaves.

Rappelons qu'à cet endroit, le 22 août 1914, le 2<sup>ème</sup> Zouaves laissait 20 officiers et 1006 hommes couchés sur le champ de bataille.

## **LE QUID DE MAGENTA**

### **- La Française des Jeux, en chiffres.**

Aujourd'hui, le groupe « La Française des Jeux » est détenue à hauteur de 72 % par l'Etat, de 20 % par les anciens émetteurs de la Loterie Nationale (dont 9,2 % aux Gueules Cassées et 4,2 % à la Fédération Nationale André Maginot), de 5 % par les salariés et de 3 % par la SOFICAMA qui regroupe les courtiers mandataires.

Deuxième opérateur européen de loterie, il a collecté en 2010 pour plus de 10 Milliards d'euros de mises.

### **- Qui se souvient de la Campagne de Syrie ?**

Entre mai et juin 1941, le Général DENTZ est commandant supérieur des troupes françaises du Levant, en Syrie et au Liban, sous contrôle du gouvernement de Vichy. Rappelons qu'à cette époque le 2<sup>ème</sup> Zouaves, qui avait été envoyé au Liban en 1939/40, avait été « rapatrié » en Tunisie pour y être dissous (provisoirement). Rappelons aussi qu'avant 1939, la Société des Nations avait confié aux Français un mandat au Levant afin de conduire ces pays vers l'indépendance.

Si le Général DENTZ est chargé de maintenir l'intégrité de ces territoires, le Général de

GAULLE voit dans ces terres un vivier d'hommes pour ses premiers éléments de la France Libre.

Les bases navales et aériennes du Levant étant utilisées par les Allemands, les Britanniques décident d'une opération militaire en Syrie et au Liban. Ce sera l'opération EXPORTER.

Le 8 juin 1941, l'opération est lancée avec les troupes alliées britanniques, indiennes, australiennes et françaises (1<sup>re</sup> Division Légère de la France Libre comprenant 5400 hommes du Général LEGENTILHOMME). Ces Français vont affronter d'autres Français, ceux de l'Armée du Liban, vichyste.

Après 34 jours de combats, 4700 morts et blessés pour le Commonwealth, 150 tués chez les F.F.L., 1066 chez les soldats de l'armée vichyste du Levant.

Un armistice est enfin signé le 14 juillet 1941 à St-Jean-d'Acre, remettant aux Britanniques le mandat sur les Pays du Levant. Les Français de Syrie ont le choix de se rallier aux F.F.L. (6000 s'y engageront) ou de rejoindre la métropole (Ce que feront la grande majorité des 37000 hommes de cette armée du Levant).

(D'après un article de Laetitia Vion paru dans les Chemins de la Mémoire).

#### **- Le Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux (rue Lazare Ponticelli, 77100 Meaux)**

Le Pays de Meaux est le territoire où la première bataille de la Marne a laissé de nombreuses traces.

Ce grand musée de 7000 m<sup>2</sup> de superficie est situé face à la statue « La Liberté Eplorée » (monument offert par les Américains). Inauguré en 1932, il comprend 50 000 objets et documents, ainsi qu'un centre de documentation de près de 8 000 ouvrages. 200 bustes ou uniformes complets témoignent de l'évolution de l'uniforme, (depuis le pantalon garance des Français jusqu'à l'uniforme bleu horizon) et représentant la totalité des 35 pays belligérants. S'y trouvent aussi des armes individuelles et collectives, des pièces d'artillerie, du gros matériel (cuisine roulante, brancards, charrettes et objets du quotidien).

Loin de se présenter en concurrent des autres musées consacrés à la Grande Guerre, ce musée se veut une porte d'entrée vers les autres lieux de mémoire de ce conflit, comme l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, le Mémorial de Verdun ou le Chemin des Dames.

(D'après un article de Mickaël Devos paru dans les Chemins de la Mémoire).

## **TRANCHE DE SOUVENIRS D'UN APPEL**

### **De ferme en ferme...**

A la fin de l'instruction au camp Gambetta, c'était la nomination à une compagnie. Pour moi, ce fut à la 1<sup>re</sup> Cie, à la Ferme Saint-Lucien, dans la plaine de la Sebkra oranaise, vaste étendue de marécage saumâtre.

Là, je retrouvai un niçois, CASILE, dit POLO, qui s'était trouvé une bonne planque : tenancier de la buvette. Je retrouvai aussi DUFFOUR et JAMES qui, eux, avaient fait des stages sur la communication. Nous restâmes quelque temps ensemble dans cette ferme. Pour mon compte, ce fut différent ; je rentrai dans une section opérationnelle. Et commença alors la pratique d'être soldat, sous le commandement du Capitaine VOLPELIERE et, surtout, du Lieutenant LHOMME, personnage emblématique de notre compagnie, militaire de carrière. J'étais parti pour le crapahut, les embuscades de jour comme de nuit et, surtout, les opérations du maintien de l'ordre.

Une simple anecdote, si on peut appeler cela anecdote : Un soir, suite à un renseignement, notre section fut désignée pour monter une embuscade près d'un pont de chemin de fer qui reliait Oran à l'usine de la CADO (usine de fabrication de ciment). A la tombée de la nuit, nous voilà partis avec tout notre barda de guerre. Nous étions une douzaine. Peu de temps avant, nous avons eu une réunion pour indiquer à chacun son rôle. Embarqués sur un GMC, celui-ci nous

convoya au plus près de notre destination et, dans la noirceur de la nuit, on sauta à tour de rôle de ce véhicule.

Le Lieutenant nous rassembla. Nous avons encore à faire quelques centaines de mètres pour arriver près de ce pont, ce qui fut fait rapidement. Ce pont enjambait une route et, de l'autre côté, se trouvait une immense parcelle cultivée de blé. Je reçus l'ordre de m'installer le long de ce champ. Il devait être à peu près 21/22 heures. La nuit était noire. Une fois allongé, je mis en pratique ce que l'on m'avait appris pendant les classes, visibilité et protection en cas de retraite, arme avec balle engagée et, le plus important, la vigilance. La nuit s'avancait doucement. Il faisait très bon...et, surprise, la lune vint à notre secours : une lumière blafarde s'installa. Près de moi, à quelques mètres, était posté un collègue parisien, un rappelé, qui s'installa comme à la maison, le visage tourné vers le ciel, son arme sur le ventre. Sûrement, le sommeil le prit et, au grand dam de tout le monde, il se mit à ronfler ! Je fus chargé de faire cesser ce bruit infernal. La lune était toujours là et, au moment de mon déplacement, au fond de ce grand champ, je vis des silhouettes se profiler, seulement le haut des bustes, le blé cachant le reste. Bien sûr, je fis un peu de bruit en bousculant le copain qui roupillait . D'autres avaient remarqué ces mouvements, à savoir ceux qui venaient en face : des fellaghas. La fusillade éclata, tirs de FM, de PM, et les adversaires firent de même tout en rebroussant chemin pour s'évanouir rapidement dans la nature. Le bruit des armes entrant en action fut assourdissant. J'attendis avec sagesse les ordres.

Le collègue fut convoqué auprès du Lieutenant, illico presto, juste après l'accrochage. Le Lieutenant le traita de tous les noms d'oiseaux, ne porta pas un blâme contre lui, mais lui fit comprendre qu'il avait mis en danger toute la section par son comportement irresponsable. Il fit amende honorable, s'excusa auprès de tout le monde et tout rentra dans l'ordre après ces péripéties guerrières. Il fut reconnaissant au Lieutenant de ne pas avoir porté le pet.

Le lendemain, on se retrouva tous chez CASILE, le tenancier de la buvette, et cela se termina par une grosse beuverie.

En ce début de l'été 1958, des événements stratégiques et politiques allaient se produire. La Ferme Saint-Lucien nous avait accueillis les bras ouverts. Nos gradés, en l'occurrence, le Capitaine VOLPELIERE, attendaient cela avec impatience, la compagnie étant en sous-effectif. Le Lieutenant LHOMME, appelé plus communément « TONTON », ce nom affectif était signe de protection : pour nous, simples soldats, nous avons une confiance absolue en notre Lieutenant. Il était notre guide et, dans la difficulté, on pouvait avoir les conseils d'un homme sérieux et juste, qui, de plus, possédait le métier de commandement.

Une fois installés dans notre havre de paix, nous fûmes convoqués un par un auprès du Capitaine qui était impressionnant. Au garde à vous, j'ai écouté sans broncher son discours sur les valeurs du service militaire et, surtout, sur la mission qui m'était donnée : protection des populations algériennes et françaises. Puis, convoqué chez l'armurier, j'héritai d'un pistolet mitrailleur qui avait déjà un peu de « bouteille », peut-être avait-il fait l'Indo ou Suez ?

Le soir même, je fus de garde au fond d'un grand jardin, en haut d'un mirador en bois. Nous avons le même au CI et je me souviendrai toute ma vie de cette première nuit. Du poste de police au mirador, il y avait environ 2 à 300 mètres à parcourir parmi des arbres fruitiers. Je partis du poste avec la relève, le sergent et un collègue : je commençais à avoir la « pétoche ». J'étais dans le vif du sujet et il fallait que je mette en pratique toute l'instruction que j'avais reçue. Au pied du mirador, le sergent envoya le mot de passe, une trappe s'ouvrit et celui que j'allais remplacer descendit sans se faire prier. Je le reconnus, il s'appelait GROS. Il me passa les consignes. Je montai l'échelle, passai la trappe, refermai celle-ci et le retour de la relève s'éloigna dans la plantation.

L'angoisse, d'un coup, me pénétra. Il fallait que je réagisse. Je pris sur moi une décision folle : à rester perché au sommet de ce mirador, je devenais une proie facile. On pouvait très bien me tirer dessus et ce n'était pas quelques planches de bois qui allaient me protéger. Sitôt pensé, je me mis en action, je rouvris la trappe, descendis l'échelle et, à quelques mètres du mur de ceinture et du mirador, je pris mon tour de garde en toute sécurité, allongé dans l'herbe, les yeux grands ouverts. C'était moi seul qui assurais ma sécurité et celle de mes compagnons. Je passai

presque deux heures à plat ventre à surveiller, comme un chat, si une souris avait l'intention de franchir le mur d'enceinte. J'avais préparé ma riposte. Le temps passa, j'entendis au loin arriver la relève. Je grimpai illico au sommet du mirador, refermant la trappe. Le mot de passe fut envoyé. Je répondis par un autre mot et descendis sans me faire prier. Un autre copain me remplaça. Je partis, soulagé, en direction du poste de police. A l'intérieur du poste, tout le monde roupillait. Sans me déshabiller, les rangers aux pieds, je me glissai dans les couvertures encore tièdes de mon prédécesseur et m'endormis comme un plomb.

Quelques minutes avant six heures, je fus réveillé pour aller prendre mon deuxième tour de garde. Il faisait jour, ce fut beaucoup plus simple : ce mirador que j'avais fui dans la nuit fut à ce moment là une récréation, une ouverture sur la vie. J'avais la vue sur une belle région.

Ce début d'été 1958 s'annonçait sous de bons auspices. Dans cette ferme dont le seul occupant était l'armée, nous nous étions organisés pour la tambouille, la buvette, la lessive mais aussi pour les « perms ». Pour les permissions, on profitait du véhicule du vaguemestre qui faisait la liaison entre la caserne à Oran et la ferme. Un excellent état d'esprit régnait au sein de la compagnie. Les permissions à Oran étaient de courte durée, on arrivait le samedi en fin de matinée.

La vie militaire dans cette ferme se passait entre les opérations terrestres et aussi des aides à la population locale. Nous allions tout un groupe dans le douar voisin où notre participation était physique : nous fabriquions des parpaings qui allaient servir à la construction de nouvelles habitations. Il y avait aussi dans cette ferme une cache pour prisonniers fellouzes et nous étions un peu gardes chiourme.

Le service de renseignements avait reçu une information sur une ferme qui se trouvait à quelques kilomètres du village de Saint-Lucien. Cette ferme avait été abandonnée par ses propriétaires et se situait près de la plaine de la Sebkra. Cette information arriva en fin de soirée au bureau du Capitaine VOLPELIERE. Une opération fut prévue pour le lendemain. Nous partîmes aux aurores avec armes et bagages. Les moteurs des half-tracks ronronnaient tout doucement. On embarqua : direction la ferme en question. Près du but, les copains descendirent du véhicule et firent l'approche à pied ; pour mon compte, je restai de veille en haut de la tourelle, avec le responsable de la mitrailleuse de 50. L'action fut menée très rapidement. Des fells avaient squatté les bâtiments. Les sommations réglementaires furent lancées par l'officier chargé de l'opération. Le renseignement était bon. Il y avait du monde, sûrement de passage. Ils étaient pris au piège et, sans un coup de fusil, nous fîmes trois prisonniers. Là, commencèrent des palabres entre l'officier de renseignements et nos prisonniers. A force de persuasion sur leur sort, un des captifs se mit à table et nous amena en direction de la plaine, toute plate, sans aucun arbre ni abri quelconque, nous indiqua une cache. Quelle ne fut pas notre surprise de trouver à ras du sol une plaque recouverte d'herbe. Celle-ci fut déplacée avec précaution : personne à l'intérieur, son occupant avait dû fuir depuis un bon moment. Nos prisonniers furent remis au service spécialisé d'Oran et nous rentrâmes sur Saint-Lucien en fin de soirée.

Par contre, une autre opération, toujours sur une ferme, se termina plus tragiquement. Un copain, DAVERDUN, fut tué. Nous étions tombés sur un groupe beaucoup plus belliqueux et ils luttèrent jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Ce fut très difficile de les déloger. En fouillant à l'intérieur, des gens y avaient élu domicile et là ; DAVERDUN, en ouvrant la porte d'une cave, tomba nez à nez avec des fells et fut abattu. Un moment de panique dû à la fusillade surprit tout le monde.

On mit un certain temps à éliminer militairement ces fells. Le moral en berne, toute la compagnie était en deuil : nous avons perdu un ami, un copain...

Après la période de la ferme de Saint-Lucien, nous partîmes à Saint-Leu. Notre compagnie s'était rapprochée de ce village pour être au plus près du lieu d'embarquement de la marine, à Arzew. Nous allions y faire des opérations de débarquement.

(Ce texte est un extrait de « Au Soleil de mes Souvenirs », de Jean-Jacques AIGUEBONNE, de Nice.)

## RETOUR SUR LE PASSE

### Un épisode de bravoure

Le 1<sup>er</sup> octobre 1944, dans une lettre adressée à son épouse, le Commandant ARNOULD lui faisait part de l'affrontement ayant eu lieu trois jours plus tôt, dans les termes suivants : « J'ai conduit nos hommes dans un assaut à la baïonnette. Nous avons arraché une colline à l'ennemi qui, lui-même, nous attaquait en poussant des hurlements sauvages. Sous bois, c'était vraiment sinistre. Le Bataillon est magnifique et je n'exagère pas en disant que tous ceux qui l'ont vu combattre ne tarissent pas d'éloges. »

Pour corroborer ces quelques lignes, il nous a suffi de nous reporter au Journal de Marche du 2<sup>ème</sup> BZP alors incorporé au CC3 de la 1<sup>re</sup> DB.

Le 28 septembre 1944, le CC3 est engagé à Fresse, dans les Vosges. L'ordre n° 10 du Colonel CALDAIROU commandant le CC3 pour la journée établit que les points suivants ont été occupés hier : le Fiadin, par le groupement Nord (lisières ouest de la forêt de Rovers), la côte 648 (ouest du Larmet) par le groupement Centre, le Plainet par le groupement Sud (Commandant ARFOUILLOUX). La mission du CC3 pour la journée est de nettoyer toute la cuvette (forêt de la Rovers, village de la Chevestraye, bois communaux de Fresse) et d'occuper les observatoires permettant à l'artillerie de prendre sous son feu la haute vallée du Rohin, entre Plancher les Mines et Champagny inclus.

En conséquence :

- 1) Le groupement Centre (Cdt DEWATTRE) avec les chars du 2<sup>ème</sup> RCA et la Cie CHEVILLOTTE reçoit comme objectif La Chevestraye où il organisera un point d'appui fermé. Début du mouvement fixé à 8 heures.
- 2) Le détachement Sud (2<sup>ème</sup> BZP) progressera sur l'axe 855 (rocher signal du Plainet), carrefour des pistes à 1 km est de la côte 855. Arrivé à ce carrefour, il détachera une Cie sur La Chevestraye par la piste centrale afin de rééditer sur cette localité la même manœuvre convergente qu'hier sur Fresse. Départ du Plainet à 8 heures.
- 3) Le détachement Nord progressera à travers la Forêt de la Rovers jusque dans la région nord de Belfahy occupée par l'ennemi.  
L'ensemble de l'artillerie est susceptible d'agir au profit de la totalité du CC3.

#### GROUPEMENT SUD (2<sup>ème</sup> BZP)

En vertu de l'ordre n° 10, le Bataillon quitte Le Plainet à 8 heures pour faire mouvement vers l'est. A ce moment, arrivent au bivouac les premières voitures du Bataillon qui doivent se regrouper ici par ordre du Cdt ARFOUILLOUX, la route Fresse-Le Plainet étant déminée et entièrement accessible.

Quoique devant continuer à combattre à pied, les Zouaves Portés reçoivent avec un plaisir réel les Halftacks, vieux compagnons de tant de manœuvres dans le bled africain et en qui ils mettent, malgré tout, le meilleur de leurs espoirs pour les jours à venir lorsque le front sera crevé et que la plaine d'Alsace apparaîtra.

Le temps reste beau. L'entrain règne parmi les Zouaves.

La 2<sup>ème</sup> Cie couvre la marche.

L'occupation de 855 se fait sans incident. La progression continue normalement jusqu'aux abords du carrefour, à 1 km, est en pleine forêt.

Soudain, une forte résistance se dévoile. Comme d'habitude, la lutte à bout portant contre des S.S. jeunes et fanatiques prend immédiatement une tournure âpre et meurtrière.

Il est environ 9 h 30.

D'une colline boisée d'abord occupée par l'échelon de tête de la 2<sup>ème</sup> Cie débouche une violente contre attaque. L'ennemi refoule nos premiers éléments en poussant des hurlements forcenés qui se répercutent sinistrement dans le sous-bois. Instant critique. La 2<sup>ème</sup> Cie flotte et va se trouver rejetée sur des pentes abruptes.

A ce moment, le Sous-Lieutenant DUBREUIL, de la 2<sup>ème</sup> Cie, reprenant vigoureusement sa section en main, fait mettre baïonnette au canon et, donnant l'exemple, fonce sur l'ennemi qui fléchit et s'enfuit. La colline est réoccupée.

Malheureusement, cette brillante passe d'armes nous a coûté des morts et des blessés en assez grand nombre dont l'Adjudant Chef JAFFRES qui s'était fait remarquer par son courage.

L'ennemi tente de réagir en tâtant nos flancs.

Le Bataillon est déployé, la 1<sup>re</sup> Cie prolongeant la 2<sup>ème</sup> à la gauche des éléments de la C.A. à droite.

Dans la soirée, le combat reprend, très violent, pour la possession d'un autre carrefour situé à 300 mètres à l'est du premier. Les mortiers de 81 entrent en action causant de grosses pertes à l'ennemi. Avant la tombée de la nuit, un certain nombre de M9 (dont celle du commandement) sont amenés au prix de grosses difficultés. L'ennemi n'insiste pas devant le tir effectué à courte distance des mitrailleuses lourdes de bord. Cependant, il garde le contact étroit.

Entre temps, le village de La Chevestraye ayant été occupé par le groupement centre, l'ordre relatif au détachement d'une Cie dans cette direction est annulé.

Le Bataillon s'installe pour la nuit en bivouac fermé sur le terrain conquis, les angles du carré étant gardés par les M9 comme autant de bastilles. Au centre, la M9 de commandement forme donjon. Impressionné, l'ennemi ne donne pas signe de vie.

#### GROUPEMENT CENTRE (3<sup>ème</sup> Cie)

Selon les ordres donnés par le Commandant DEWATTRE, la 3<sup>ème</sup> quitte à 8 heures la région de la côte 648 où elle formait bouchon face à l'est pour se porter sur La Chevestraye, objectif de la journée.

Deux sous groupements sont constitués :

- Sous groupement nord, commandé directement par le Capitaine CHEVILLOTE, comprenant les sections GEREUX et GRANDJEAN, appuyées par trois chars. Itinéraire route nord de la vallée par Montaujeux Montvilley
- Sous groupement sud, comprenant la section PILLON appuyée par cinq chars, utilisant la route principale de la vallée.

Dans les deux sous groupements, l'infanterie marche en tête.

Le Lieutenant PILLON, seulement gêné par des tireurs isolés, postés aux lisières des bois au sud de La Chevestraye occupe rapidement la localité, la dépasse et atteint les lacets du col dominant Plancher-les-Mines. A 200 mètres du col, il est arrêté par des tirs nourris venant des rochers le dominant.

Le Capitaine CHEVILLOTTE, retardé par les abattis minés, parvient cependant au nord de La Chevestraye et se trouve en pleine vue du col d'où partent des tirs qui l'arrêtent.

La liaison est établie à vue et à voix entre les deux sous groupements, ce qui permet de monter rapidement une manœuvre.

La section GEREUX est poussée aux maisons nord de La Chevestraye puis traverse une languette de bois qui descend de la forêt vers le village et s'installe face à l'est, aux lisières est de la languette, le long de la route de La Chevestraye – Belfahy. Les chars du sous groupement nord son orientés sur cette route.

Cette manœuvre neutralise les résistances situées au nord de La Chevestraye.

Pendant ce temps, sous la protection réalisée par la manœuvre de la section GEREUX, le Capitaine CHEVILLOTTE, avec la section GRANDJEAN, traverse La Chevestraye et rejoint le Lieutenant PILLON à 200 mètres du col.

Sans attendre les chars, le Capitaine CHEVILLOTTE donne l'ordre d'assaut. Il est 10 h 30.

En 15 minutes, les Allemands installés dans les rochers sont délogés. Le col est conquis. Une vue immense s'ouvre sur la vallée de Plancher-les-Mines.

Des tirs sont effectués sur l'ennemi en fuite, lui causant de lourdes pertes et détruisant du

matériel, notamment un tracteur de 105 qui prend feu.

Tandis que les chars se regroupent à La Chevestraye, la 3<sup>ème</sup> Cie, malheureusement sans moyens antichars, restés en arrière dans un but d'allégement, s'organise au col. Elle y est renforcée par des équipages de chars et par des éléments de la ½ Brigade.

C'est une belle victoire qui ouvre de larges possibilités pour demain Plancher-les-Mines et toute la vallée de Champagny sont à portée de la main.

Pertes de la journée : 10 tués dont 3 sous officiers, 22 blessés dont 3 sous officiers.

## **TEMOIGNAGE**

### **15 août 1944 : le Débarquement de Provence**

Depuis trois mois, nous nous morfondions sur un plateau dénudé, sans un arbre, à l'est d'Oran. Heureusement que l'air de la mer rafraîchissait la température de cet été 44.

Nous bivouaquions sous des tentes auprès de notre matériel, de superbes canons automatiques de 105 m/m montés sur des châssis de Sherman. Les Américains qui nous les avaient cédés en début d'année les nommaient HM7 Lee, du nom du général sudiste qui mena les troupes confédérées dans la guerre civile avec les nordistes.

Notre groupe d'artillerie avait été choisi par le Colonel ROUSSET, commandant de l'artillerie divisionnaire, et la 2<sup>ème</sup> batterie, avait été désignée pour débarquer dans le groupe d'assaut du CC1, Combat Command n°1, appellation américaine équivalent d'une brigade. Cette brigade était commandée par le Général SUDRE et faisait partie de la 1<sup>ère</sup> Division Blindée française. Le premier groupe avait été choisi par l'Etat-Major français pour sa belle conduite lors de la campagne de Tunisie.

Il ne se passait pas de semaine sans que des exercices de waterproving ou des mises en batterie à grande vitesse nous tiennent en haleine.

Ces canons automoteurs étaient vérifiés, astiqués, si l'on peut dire, puis un beau jour, pour confirmer les rumeurs, arriva l'ordre de peindre sur les côtés des chars et sur le devant, une étoile blanche dans un cercle à la place du drapeau tricolore ou de l'insigne triangulaire tricolore. Voilà, c'était officiel, nous rentrions dans une grande unité américaine composée de deux divisions d'infanterie américaines. Divisions qui avaient fait leur preuve à Anzio.

Le Général PATCH commandait l'ensemble des troupes d'assaut qui devaient débarquer dans le sud de l'Europe.

Nous voilà donc, heureux élus, promus dans les troupes d'élite qui iraient se frotter le museau avec les troupes allemandes.

Un cinéma de campagne passait des films de Laurel et Hardy mis au goût du jour sur les dangers des mines ou sur notre conduite à tenir lors des contacts avec des inconnus pour respecter le secret des opérations.

Puis, début juillet, les aréas furent bouclés : nous ne pouvions plus sortir en repos ou en permission. Le camp se réorganisa. La 2<sup>ème</sup> batterie quitta les deux autres et s'intégra aux autres armes, nos fantassins, des Zouaves et des Cuirassés équipés de Sherman ainsi qu'une partie de Chasseurs qui étaient nos tanks destroyers.

Le service médical, le 15<sup>ème</sup>, était à côté de nous à l'aréa 39.40 mais séparé par des barbelés, car c'étaient des femmes et il fallait protéger la vertu des troupes !

Et, pour parfaire le tout, des troupes sénégalaises faisaient office de gardes du corps et veillaient à ce que nous ne puissions sortir ou recevoir de visite.

Etant de service de garde, j'empêchai le chauffeur de notre commandant de groupe de sortir en jeep, chose qui me valut une réprimande de cet officier, assortie d'arrêts de rigueur qui me furent enlevés par mon Capitaine. Celui-ci avait beaucoup d'estime pour l'ensemble de ses sous-officiers et savait combien le moral et l'entente devaient régner dans une troupe confinée et se préparant au combat.



Le seul lien qui nous reliait au monde extérieur était la radio et c'est par elle que nous apprîmes en fin d'après-midi du 6 juin 1944 la réussite du débarquement en Normandie.

Notre tour n'allait pas tarder à venir dans les semaines suivantes. Mais le mois de juin passa. Nous étions prêts et impatients d'embarquer. Du haut de notre falaise, avec nos jumelles, et même avec la binoculaire du lieutenant de tir, nous épiions l'entrée du port d'Oran qui était tout près. C'est ainsi que nous vîmes des navires battant pavillon brésilien sortir du port d'Oran et partir vers l'est. Ils allaient en Italie. L'effort de guerre était mondial.

Fini, l'entraînement intensif, nous allions surtout nous baigner dans les rochers, au bas de la falaise. Plonger de quatre à cinq mètres était pour moi un grand plaisir mais les séquelles d'un tympan décollé par une explosion sur le front tunisien gâcha un peu mon plaisir.

Le ciel était sans nuages : le soleil ne manquait jamais à notre rendez-vous. Puis, dans les premiers jours d'août, l'ordre de vérifier les chars, de revoir les chargements, firent du camp de Fernandville une ruche. Le plein de munitions des chars fut complété par une dotation dans notre remorque blindée.

Notre argent en billets algériens nous fut échangé contre des billets en francs ayant l'aspect des dollars américains. Nous reçûmes alors deux sacs marins appelés « sac A » et « sac B ». Le premier contenait notre équipement de combat, treillis et combinaison de toile, chaussures montantes et guêtres, et blouson de combat. Quant au second, il suffisait pour notre tenue de sortie et notre équipement supplémentaire.

Les sacs portaient trois bandes de couleurs différentes, les mêmes que celles que l'on venait de peindre sur l'avant et le flanc arrière des chars. L'half-track qui était affecté à chaque char transportait une réserve importante de munitions et le reste de notre barda.

Mon équipage comprenait un chauffeur, Roger VASSAIL, un pointeur, CREMADES, un tireur, René MERCIER, et le brigadier artificier, Maurice OLLIER aidé, pour les munitions, par SADOUKI et BEN LARBI, deux indigènes volontaires. C'était une équipe cohérente dont plus de la moitié avait fait la campagne de Tunisie. Seule, la faiblesse en calcul mental du pointeur m'inquiétait quelque peu pour la rapidité des calculs à opérer lors des mouvements transversaux du tube, lors des préparations au tir. Il ne faut pas oublier que nous étions la première pièce, et que les autres pièces se mettaient en batterie, parallèles à la nôtre. Enfin, en plus de mon travail d'observation et du guidage du chauffeur, je soufflais bien souvent à CREMADES les calculs qu'il faisait sur ses doigts.

Outre le char, j'avais commandement sur l'half-track à munitions dont UFARTE était le chauffeur avec GARCIA comme chef de voiture. BEN AISSA et RAMOUNI complétaient cet équipage et étaient chargés des munitions. Chaque obus et sa douille pesait environ douze kilos et était dans un tube en carton. Deux cents coups étaient dans l'half-track et sa remorque.

Un après-midi fut consacré à finaliser toutes les prescriptions à respecter et à nous préparer à quitter Fernandville pour nous diriger vers le port d'Oran, afin d'embarquer. C'est maintenant que nous allions vérifier si les exercices avaient été utiles.

Sur le port d'Oran, une série de LST (Landing Ship Tank) étaient alignés bord à bord. Des sous-officiers qui lisaient les marques peintes sur nos chars nous dirigeaient vers le LST sur lequel nous devions embarquer : le LST 33.

Cet embarquement se fit à reculons. Déjà difficile sur terrain plat, il fallait grimper sur le plan incliné qui reposait sur le quai.

Les GMC de munitions, puis les half-tracks, gagnèrent leur place ainsi que les Dodges des Zouaves, notre infanterie d'accompagnement. Nos six chars furent alignés sur deux colonnes, avec leurs remorques pleines à craquer. Outre les rations de combat type C, nous avions perçu des rations K en boîtes individuelles d'une journée. Les rations étaient dans des cartons paraffinés étanches.

Pour les cinq premiers jours, nous fûmes dotés de rations d'une journée composée de trois barres semblables aux barres de chocolat Menier de nos grands-mères. Nous ne devions

consommer qu'une barre par repas. Nous reçûmes aussi des cachets servant à purifier l'eau ainsi que des préservatifs. A l'exemple de nos vivres de réserve durant la campagne de Tunisie consommés avant que le besoin se fit sentir, beaucoup goûtèrent ces barres concentrées et les plus gourmands eurent des maux d'estomac peu après, payant ainsi leur gourmandise.

Pour l'eau, nous emportions six nourrices de vingt litres mais quatre de celles-ci furent remplies de vin de Mascara. Côté cigarettes, les provisions étaient copieuses, trois paquets de cinq cartouches de dix paquets de vingt cigarettes par homme. Non fumeur, j'avais ainsi un moyen d'échange ou pour distribuer aux Français de métropole.

Notre installation fut faite rapidement. Ensuite, un bulldozer se mit à côté de mon char pour nous aider à débarquer à l'arrivée sur le site de débarquement.

Je me trouvais sur le plan incliné dos au quai quand un homme sauta sur le platbord : c'était le frère de MANZANARES qui travaillait au port et voulait dire au revoir à son frère. Mais son manège fut aperçu par l'officier d'embarquement qui me fit remontrance de mon manque de surveillance. Il me remit un gros rouleau pour le Capitaine MORGAT. Il en profita pour m'instaurer comme sous-officier de garde en me remettant un brassard bleu marqué de deux lettres dont je ne me rappelle plus exactement. C'était, me semble-t-il, LG. Cette promotion me permettait de circuler sur l'ensemble du LST. L'embarquement terminé, les portes avant furent fermées. Nous arrimâmes les chars au plancher métallique du navire pour éviter que ceux-ci ne glissent si nous avions mauvaise mer.

L'émotion me gagnait. Je sentais que nous allions passer aux choses sérieuses et me revenait en mémoire la rencontre que j'avais faite au petit jour. Une bohémienne, ou une vieille femme indigène, avait voulu me dire mon avenir et demanda à lire les lignes de ma main. Poussé par les encouragements de mon équipage, je lui tendis ma main noircie par les efforts faits pour embarquer. Elle la garda un petit moment dans la sienne, comme pour la réchauffer, puis, en levant les yeux noyés par le trachome, elle me dit : « Toi, tu vas mourir noyé ! ». C'était encourageant. Et à mon chauffeur, Roger VASSAIL, qui lui tendait sa main : « Toi, tu vas au casse-pipe ! ». Mon ami VASSAIL mourra quatorze jours plus tard d'un éclat d'obus dans la tête. A cette femme, je donnai une boîte de ration et la renvoyai sur le quai.

En fin d'après-midi, je montai sur le pont, pour voir une dernière fois Oran. Le soleil brillait. L'air était parfumé par une brise marine, nous nous sentions presque en vacances.

Petit à petit, les navires reculèrent pour sortir du port. C'est alors que nous vîmes s'élever dans l'air chaud les préservatifs que les hommes avaient gonflés et qu'ils envoyaient aux Oranais en signe d'au revoir.

Nous étions dans le port au charbon, au fond du port, et gagnions la sortie sous un hurlement de sirènes. Ce n'était vraiment pas un départ en catimini. Si des espions allemands étaient à Oran, ils étaient bien avertis de notre départ.

Nous partions vers l'inconnu. Des bruits circulaient : renforts pour l'Italie, débarquement en Grèce ou en Adriatique, et même débarquement dans le Golfe de Gênes.

Pourtant nous espérions débarquer en France, sur les plages du Languedoc, peut-être ?

Il me revint en mémoire la rencontre avec l'Adjudant MOLLARD qui était affecté à l'Etat-Major à Oran. Il m'avait dit que nous devions débarquer en m'indiquant le lieu et le jour : St-Raphaël, le 15 août 1944, et que je passerais bientôt chez mes parents, à Avignon. Sceptique et inquiet que l'on puisse connaître et divulguer un détail important des opérations, je rentrai à mon campement et je ne dis mot de ce que je venais d'apprendre.

Peu de temps après, le maréchal des logis ROBILLARD, originaire de St-Raphaël, fut muté à un autre groupe, avant que les maquettes et les plans muets nous soient présentés. Là encore, je ne savais plus que penser.

Dorénavant, nous devons oublier tous les petits problèmes du départ et « après cette croisière de luxe » nous allons être confrontés aux durs problèmes du débarquement et là, il ne faudra pas nous tromper.

La côte défile sur tribord ; nous faisons maintenant route plein est. Ceux qui connaissent

celle-ci parlent de Mostaganem puis de Ténès. Et Alger passe de nuit. Voilà deux jours que nous sommes en mer.

La mer est calme. Nos LST filent à quatre nœuds, soit environ 7 km à l'heure. Pas de malades à bord, seul l'aspirant WEYLAN est un peu nauséeux. Il est vrai que l'odeur de la cale n'est pas extraordinaire.

J'ai remis, après le départ, le gros rouleau des cartes et les instructions au Capitaine MORGAT. Nous devons être fixés quand nous quitterons les côtes de vue.

D'autres navires nous rejoignent et nous sommes maintenant en convoi sur trois files. Les changements de direction, et il y en a souvent, amènent, pour ceux qui sont au centre, un ralentissement, presque du sur place. Nous passons un peu plus au large quand, à la hauteur de Bougie, nous prenons plein nord. Le coucher du soleil est magnifique pendant que nous faisons route vers le nord-est.

J'ai toujours ma boussole en poche, quoique les étoiles ne nous trompent pas : la Polaire et Orion sont toujours à leur place.

Nous dormons dans des cabines ou des coursives dans la double coque. A peine trois mètres de large, pour deux rangées de couchettes et le passage de tout l'équipage de ce navire. Les fonctions de service qui m'ont été confiées me permettent de faire le tour du navire et de découvrir le poste d'équipage où je suis cordialement accueilli par les marins. Ce navire est américain avec un équipage grec, et des Anglais arment la défense anti-aérienne. Au cours d'une de ces promenades, nous apercevons vers l'est une lueur rougeâtre : ce n'est pas le Vésuve, il est trop loin, mais il y a un autre volcan, le Stromboli, sur l'île Lipari, je pense. Pas de lumière sur la côte. Puis apparaît au petit jour une côte désertique : c'est la Sardaigne que nous longeons sur sa côte ouest. Les jours passent puis nous lâchons le gros ballon qui nous protège des avions en piqué. Nous parlons aussi de torpilles, de sous-marin. Paraît-il que nous ne risquons rien sur notre LST, le tirant d'eau étant trop faible pour « écoper » d'une torpille. Sur le pont supérieur, une grosse caisse bâchée m'intrigue et dans mes apartés avec un marin grec qui parle bien français, j'apprends que ce sont des vivres pour les prisonniers que nous ferons et qui seront rapatriés sur l'AFN. Avec mon ami ROZATTI, nous sortons quelques caisses et trions le contenu. Seules nous intéressent friandises et cigarettes. Nous chargeons quelques caisses dans notre remorque. Un petit va-et-vient s'établit le soir avec nos chars qui sont dans la cale.

Une journée pour suivre la Corse, à notre droite, la baie d'Ajaccio et les îles Sanguinaires qui sont saluées par les Corses se trouvant parmi nous. Nous marchons plein nord et maintenant nous sommes surveillés par des avions P38 (double queue) qui doivent venir sans doute des aérodromes basés en Corse ou en Sardaigne.

Toujours cap vers le nord, nous passons au large de Calvi et, quittant la côte corse de vue, nous nous dirigeons vers le golfe de Gênes. Pas de doute, notre action sera de couper l'arrière des troupes allemandes qui retraitent en ce moment à hauteur de Sienne.

Notre patron, le Capitaine MORGAT, nous réunit, officiers et sous-officiers. Il déroule le gros rouleau de cartes et nous les distribue. Je perçois deux cartes muettes : ce sont des photos aériennes en noir. Sur l'une, la plage de débarquement. C'est bien ce que je savais : l'Adjudant MOLLARD ne m'avait pas raconté de blagues. La plage qui s'étendait sur cette carte, d'est en ouest, était celle de Saint-Raphaël. On distinguait bien les îlots du Cap des Sardinaux à l'est ainsi qu'un château d'eau ayant la forme d'une boule qui se trouve à côté de la voie du petit chemin de fer côtier. La plage s'appelle « Camel Rouge ». Celle-ci sera déminée par le génie d'assaut et nous devons suivre au plus près nos Zouaves, ceux qui sont sur notre LST.

L'animation est à son comble. Nous devons nous préparer, vérifier notre armement. J'ai un pistolet P45 sur la cuisse droite et une mitraillette Thomson sur le char. Ces deux armes ont les mêmes munitions.

Nous devons débarquer demain matin, 15 août à 14 heures, heure française, sur la plage de Fréjus-Plage, entre Fréjus et Saint-Raphaël, afin d'appuyer les éléments de la 45<sup>ème</sup> Division américaine.

Au-dessus de nous ont défilé les avions américains, des bombardiers Mitchell et Marauder.

Nous ne voyons pas la côte. Le ciel est clair. Pas de vent, pas de vague, une vraie mer d'huile. Notre LST fait toujours route nord-ouest. Nous sommes au milieu d'une immense flottille. Des navires de guerre nous dépassent, des porte-avions, des cuirassés. Tous se hâtent.

La lune se dessine par un maigre croissant sur un ciel sans nuages. On sent la terre. Une nouvelle odeur nous annonce son approche et le jour se lève doucement, dévoilant soudain une flotte immense. Les LST sont en file. Chacun suit celui qui le précède. Et puis, sur l'horizon, une mince ligne : c'est la France ! Déjà des avions de toutes sortes nous survolent et, là-bas, sur la côte, une fumée immense nous cache les collines vineuses du Var. Ordre nous est donné de descendre à nos postes et de nous tenir prêts à mettre en route nos véhicules. Il ne nous reste plus qu'à attendre. Cette attente semble longue, très longue, pourtant les aiguilles de mes montres tournent bien. Car j'ai deux montres au bras gauche : la montre « Trooper » réglementaire qui a été distribuée à tous les officiers et sous-officiers chefs de pièce, et ma fidèle et belle montre Rollex, que j'ai achetée à Mascara, à notre retour de Tunisie. J'avais beaucoup d'argent car nos dépenses durant les mois de combat étaient minces et, surtout, j'avais gagné au poker une somme importante. Je puis l'avouer maintenant, j'avais « plumé » deux camarades.

Notre tenue est adaptée et confortable, cela nous change de la fin de campagne de Tunisie. Nous avons des chaussures montantes aux semelles de caoutchouc, fermées par de solides lacets de toile et un pantalon kaki de drap maintenu par des guêtres de toile plastifiée et une solide ceinture de toile dont la boucle est dorée pour les officiers, argentée pour les sous-officiers et métallique gris foncé pour les hommes de troupe.

Une chemise kaki aux multiples poches nous moule la poitrine, un foulard kaki tient lieu de cravate. Et maintenant, nous avons le blouson kaki, la field-jacquett réglementaire fermée par une fermeture éclair. Au bras gauche, un brassard de toile plastifiée, aux couleurs françaises pour nous distinguer des troupes américaines qui portent la bannière étoilée.

Par moments, le LST se balance et nous n'entendons que le bruit des moteurs qui tournent lentement. Le lourd casque de combat sur la tête, nous attendons l'ordre de débarquer. Mais celui-ci tarde à nous parvenir.

Puis l'ordre de rompre nous est donné. Je monte sur le pont et découvre que nous sommes à environ un ou deux kilomètres de la côte. Les navires jettent l'ancre. Nous allons passer la nuit du 15 au 16 à attendre. Tous les navires sont éclairés. La vue est splendide et je regrette de n'avoir pas mon vieil appareil Kodak à soufflet. Il me fut volé à Arzew et je ne le retrouverai que bien plus tard dans les mains du chef de la 6<sup>ème</sup> pièce qui prétendit l'avoir trouvé.

La nuit tombée, je redescends au poste d'équipage. Un repas nous est servi et l'ordre de prendre une douche nous est donné. Nous sommes tranquillement en train de jouer aux cartes lorsqu'une alerte ponctuée d'un feu de DCA se fait entendre. Les pièces situées au-dessus de nous tirent vers le ciel. Le bruit des douilles tombant sur le pont ressemble à des arrivées de tirs ennemis. Puis tout cesse. Le calme et le sommeil reviennent.

Le jour à peine levé, nous descendons dans la cale. Les moteurs des chars sont mis en route pour tester leur marche. Le débarquement peut commencer.

Mais le bruit de nos moteurs est bientôt remplacé par celui de notre LST qui avance. Mais où va-t-il ? Impossible d'aller sur le pont. Nous sommes tout équipés, armes, casque sur la tête, ceinture de sauvetage gonflable autour de la taille.

Au bout d'une heure environ, l'ordre de nous préparer à débarquer est donné, les moteurs de notre LST s'emballent et nous entendons les pompes remplir les réservoirs arrière pendant que l'avant du navire se soulève. Un raclement, un choc, et notre LST s'arrête. Nous sommes arrivés. Au bout d'un court instant, les portes s'ouvrent et le plan incliné s'abat sur la plage. Sortent rapidement le bulldozer, la jeep et l'half-track du lieutenant de tir. VASSAIL embraye la première et les trente tonnes de notre char s'avancent. Un officier américain hurle des ordres que je ne comprends pas immédiatement. En fait, notre LST n'a pas atterri exactement où il faudrait, les chenilles de mon char risquent d'abîmer le grillage posé sur le gravier de la plage. Et c'est bien ce qui se produit, une partie du grillage est soulevée par les chenilles et s'enroule autour des bogies,

mais les 400 CV du moteur tournent à fond et nous sortons rapidement de ce mauvais pas.

Maurice OLLIER, notre artificier, saute à terre et remplit une boîte de sable. C'est un souvenir qu'il a gardé jusqu'à aujourd'hui. Nous jetons en tas nos ceintures de sauvetage sur un emplacement prévu en bout de plage. Nous avançons, franchissons la plage. Nous sommes à terre, traversons la route et franchissons par un énorme trou fait par le génie d'assaut le mur de défense de deux mètres d'épaisseur qu'avaient construit en béton les troupes allemandes.

Nous nous débarrassons du système de waterproofing, une prise d'air et une grosse sortie d'échappement qui nous permettaient de rouler dans un mètre d'eau sans que celle-ci puisse rentrer dans le moteur. Tout le reste du waterproofing sera enlevé plus tard. Il faut être opérationnel au plus vite. Nous suivons la jeep du Lieutenant BUTTNER qui met en batterie la première section. Hausse maximum, tirs de quatre obus explosifs. Il faut montrer aux Allemands que de l'artillerie a débarqué.

Le sémaphore de Ste-Maxime coiffe la colline à notre gauche. Les pins brûlent en crépitant, les explosions du tir de la marine a mis le feu à toute la colline et les panaches de fumée s'élèvent dans l'air chaud de cet été.

L'odeur de la Provence est là mais nous sommes sur le qui-vive, personne ne bouge. Nous avons aperçu des estivants qui descendent des collines. Ils s'étaient enfuis dès le début du tir des grosses pièces de la marine. Beaucoup sont vêtus légèrement. Ils nous acclament et déjà nous demandent des cigarettes et des bonbons. Ils ont la surprise de trouver des Français, étonnés de nous voir habillés en américains.

Nous partons en direction du Plan de la Tour par la route qui chevauche les collines. Pour nos automoteurs, les montées sont avalées à 30 miles à l'heure, les descentes s'effectuent à la limite des possibilités de freinage lors des virages en épingle à cheveux.

Nous apercevons en haut de la colline le pittoresque village de Plan de la Tour. Première pause, arrosée de vin rosé de la région. Je dois modérer notre équipage car, la chaleur aidant, les têtes tourneraient facilement à ce régime.

Nous faisons halte à Plan de la Tour car nous devons nous frayer un chemin à travers la foule, mal contenue par les autorités. Nous sommes bombardés par des raisins et des melons. Nous ripostons avec des boîtes de conserve. Sûrement l'ivresse d'être libérés par des Français.

(Souvenirs de l'artilleur André LAFFONT, des Angles (Gard), transmis par notre camarade Maurice MILLET).

## **POURQUOI ? COMMENT ?**

### **Quelle est l'origine du salut militaire ?**

Dans la plupart des armées du monde, les militaires se saluent mutuellement d'un geste qui porte la main droite à hauteur du front, de la tempe ou de la visière de leur couvre chef. La main étant distinctement ouverte, doigts serrés et paume visible.

Les origines précises de ce rituel restent obscures. Toutefois, il convient d'observer qu'une procédure de salut existe déjà dans l'armée de l'empire romain. A l'époque, les soldats saluent leur supérieur hiérarchique en levant le bras à hauteur de l'épaule, paume ouverte et tournée vers la personne ainsi honorée. Cependant, aucun texte ne fait mention du détail stipulant que la main devait toucher le casque ou la tête pendant ce salut.

Quelques détails précis nous laissent penser que le salut militaire moderne puise plutôt sa gestuelle dans une coutume du Moyen Age, tradition qui s'apparentait à une sorte de règle de politesse dont voici les principaux acteurs.

Sur des chemins parfois peu fréquentés et en ces temps belliqueux, lorsqu'un chevalier (harnaché dans sa lourde armure et juché sur son fringant destrier) s'apprêtait à croiser l'un de ses

collègues, la tradition voulait que l'un et l'autre prouvent leur attitude pacifique. Aussi relevaient-ils le ventail de leur heaume (schématiquement la visière du casque) afin de se faire reconnaître. Comme pour décliner leur identité. De surcroît, dans de telles conditions, le chevalier en arme ne pouvait bien évidemment pas se servir de son épée. Ce geste, qui exprimait clairement des dispositions non violentes, devint tout naturellement le signe d'un salut amical. Et la main gauche étant occupée à maintenir les rênes de la monture, on visualise aisément que ce mouvement de la main droite s'apparente étrangement à celui que nous connaissons toujours aujourd'hui.

Vivace dans l'Europe médiévale, cette tradition gagna également les simples voyageurs qui s'attachèrent eux aussi à lever le bras droit en montrant distinctement la paume d'une main largement ouverte. Chacun prouvait ainsi qu'il n'envisageait pas d'utiliser son épée, ou tout autre objet, à des fins agressives. Non seulement ce geste inspira-t-il le salut militaire, mais il serait également à l'origine des signes amicaux de la main (toujours paume largement visible) pour saluer de loin un ami ou une foule.

Témoignage par le passé d'une intention amicale et pacifique, le salut, devenu militaire au fil des siècles, exprime désormais une marque de respect. On peut aussi supposer qu'il contribue à maintenir et à renforcer la notion de discipline. Pour s'en persuader, il suffit de regarder la précision et le sérieux de la gestuelle effectuée dans une tenue et une attitude impeccables.

Mais le salut militaire indique également que le subalterne (qu'il soit du rang ou officier) se met à la disposition de son supérieur. En d'autres termes, qu'il attend de recevoir les ordres et qu'il est prêt à exécuter sa mission.

(Extrait du cahier-journal n° 158 de l'Union Fédérale).

## **LA REPUTATION**

### **Tels étaient les Zouaves...**

Le 16 novembre 1861, plusieurs compagnies de Zouaves du 2<sup>ème</sup> Régiment étaient campées au Tlélat, à quelques lieues d'Oran. Ces compagnies construisaient une route. En Afrique, l'armée française, imitant les grands exemples des légions romaines, a sillonné sa conquête de longues voies stratégiques, exécuté des ouvrages d'art innombrables et créé des villes sur l'emplacement de ses bivouacs. Les nations vraiment militaires se distinguent toujours par leur aptitude aux travaux gigantesques. Une des plus précieuses qualités de nos soldats est cette merveilleuse facilité avec laquelle les combattants se transforment en pionniers.

Les Zouaves, campés au Tlélat, étaient rentrés sous leurs gourbis d'alfa depuis quelques instants déjà. C'était l'heure de la sieste. Chacun dormait sous le frêle abri de verdure qu'il s'était industrieusement construit. Les sentinelles seules veillaient mais avec cette nonchalance apparente, particulière au soldat d'Afrique en faction. A voir un Zouave, appuyé sur sa carabine, les yeux demi-clos, la pose abandonnée, on se figurerait qu'il ne prête aucune attention à ce qui se passe. Mais qu'un bruit léger vienne à mourir jusqu'à lui, qu'une ombre suspecte paraisse à l'horizon, aussitôt, le soldat qu'on croirait endormi redresse la tête, son regard perçant sonde l'espace, son oreille inquiète interroge la brise. C'est un trait de mœurs digne de remarque et qui frappe l'observateur que cette surveillance active au milieu d'une demi-somnolence. Du reste, tout est étrange, pittoresque, original, dans ce corps de Zouaves. Leurs régiments, créés depuis quelque vingt ans seulement, ont déjà fait le tour du monde et sont revenus, rapportant d'impérissables et glorieux souvenirs dans les plis de leurs étendards.

Le Zouave est, certes, un des types les plus saillants de notre armée. Non qu'il l'emporte sur les autres au courage, mais le Zouave a des qualités, des aptitudes, une bravoure et des coutumes toutes spéciales qui lui font une place bien tranchée au milieu de nos légions. Le recrutement, d'abord, n'amène dans les rangs que des volontaires qui se sentent une vocation

pour le genre de vie aventureux que l'on mène en Afrique. Il est rare que l'on ait recours au contingent pour combler les vides, et encore, fait-on un choix. De nombreux rengagements conservent un noyau solide de vétérans qui maintiennent les bonnes traditions du corps et lui conservent ses allures. Sans cesse en campagne, toujours bivouaquant, même dans les courts moments de tranquillité que leur laissent les Arabes, rompus aux marches forcées, aux intempéries, aux fatigues, les Zouaves doivent à cette existence semée de périls, de courses incessantes, de privations pénibles, un vigoureux tempérament militaire qui leur permet de supporter, comme en se jouant, les longs jeûnes, les dangers menaçants, les triples étapes. Leur corps semble avoir cette trempe qui rend si dur l'acier d'une bonne épée. Les campagnes d'Afrique, avec leurs embûches, leurs pièges toujours tendus, leurs attaques soudaines, leur ont donné un coup d'œil sûr et prompt, une décision rapide et énergique, un sang-froid remarquable. Selon le mot d'un de leurs chefs : « Au milieu des circonstances les plus imprévues et les plus critiques, ils ne se démontent pas et avisent à parer aux événements ».

Sans cesse en lutte contre des adversaires qui rampent comme des serpents, bondissent comme des panthères, frappent comme la foudre et fuient comme le vent, ils ont acquis une merveilleuse agilité et sont devenus éminemment propres aux manœuvres de tirailleurs, aux charges impossibles à travers les rochers. Nul ne sait mieux que le Zouave dissimuler sa marche et tomber à l'improviste sur l'ennemi.

Enfin, la longue habitude de braver la mort les a rendus inaccessibles aux paniques. Leur dédain du trépas est proverbial. Ils sont de bronze au combat. Aux prises avec les difficultés de la vie des camps, ils savent improviser des ressources là où tout semble faire faute au soldat. Chasseurs habiles, pêcheurs émérites, ils mettent à contribution la terre et l'eau. Ils ont découvert aux plantes dédaignées de merveilleuses propriétés culinaires. Ils savent remplacer les légumes absents par un plat d'orties. Ils ont inventé le fameux rôti aux cœurs de palmiers-nains. Ils ont mis en vogue le lézard grillé qui a eu naguère les honneurs d'une table auguste. Ils ont sucré leur café avec des caroubes et remplacé le café lui-même par le gland-doux avant que l'on admît ces substitutions comme possibles. Vatel éminent, ils ont créé des assaisonnements qui rendent supportable la chair du chacal et prêtent un goût exquis aux biftecks les plus risqués.

Leur esprit de corps est magnifique. Unis entre eux, dévoués au drapeau, tous sont soucieux de la réputation de l'arme et se feraient hacher plutôt que de compromettre l'honneur du régiment. Vrais et durs soldats en expédition, ils doivent un brillant vernis d'instruction aux nombreux fils de famille qui s'engagent parmi eux et maintiennent très haut le niveau intellectuel. Plus d'un gentilhomme y abrite, comme jadis aux mousquetaires, un grand nom sous une veste de simple soldat.

Tel est le Zouave. Tels étaient les cinq cents hommes de cette arme qui allaient partir pour le Mexique ! Car l'ordre de se mettre en marche arriva pendant la sieste.

L'officier qui commandait, ayant pris connaissance de la dépêche, fit sonner sac au dos par le clairon de garde. Le camp était installé pour plusieurs mois : en dix minutes, il était levé ! A peine les premières notes avaient-elles retenti que chacun bondissait hors de son gourbi, abattait les tentes, les roulait, les chargeait sur les mulets de l'intendance puis faisait son sac, prenait son arme aux faisceaux, sa place au front de bandière et attendait le départ. En moins de rien, ces cinq cents hommes étaient prêts à partir au bout du monde.

Ils gagnèrent Oran en quelques heures, traversèrent la ville en chantant, saluèrent gaiement de la main parmi la population leurs amis émus, poussèrent un hurra d'adieu aux portes de la ville et gagnèrent le port de Mers-el-Kébir pour embarquer. Ainsi étaient nos Zouaves...

(Extrait de Souvenirs d'un Zouave, par Louis NOIR, paru en 1867.)

## UN CHANT DU SOUVENIR

### L'Algérie

Ce chant a été écrit par un prêtre appelé au 8<sup>ème</sup> Hussards sur l'air de : « Fais du feu dans la cheminée... »

#### REFRAIN

Algérie, Pays du Soleil, nous n'oublions pas  
Ceux qui sous le bleu de ton ciel sont tombés là-bas.

#### I

Quand le bateau quittait Marseille  
Longeant l'îlot du Château d'If  
Rassemblés sous le soleil  
Tous sur le pont restaient pensifs.  
Ils partaient pour une aventure.  
Un autre monde, une autre terre  
Présentaient tant d'incertitudes  
De l'autre côté de la mer.

#### II

Débarqué sur le sol d'Afrique  
Chacun rejoint son unité.  
Il faut faire œuvre pacifique,  
Maintenir l'ordre, le restaurer  
Sur la frontière tunisienne,  
Dans les Aurès, comme à Alger,  
Jusqu'aux oasis sahariennes,  
Dans le djebel, dans l'Oranais.

#### III

Pour pacifier le territoire,  
Ils partent en opérations.  
Le fellagha, dans la nuit noire,  
Sème la peur, la désolation.  
Le feu nourri d'une fusillade  
Stoppe soudain la progression,  
Le convoi tombe en embuscade,  
Des deux côtés, des jeunes mourront.

#### IV

Sur le bateau qui rentre en France,  
On dit adieu à l'Algérie,  
Remerciant Dieu d'avoir la chance  
De revenir dans son pays.  
Quand Notre Dame de la Garde  
Se montre enfin à l'horizon,  
C'est la joie et parfois les larmes.  
On rentre enfin à la maison.

+++++